

Claude Snow [1943-]

Militant et travailleur social  
Co-fondateur du Comité des 12 *pour la justice sociale*  
Caraquet, N.-B.

(2011)

# DRÔLEMENT COCASSE

Un travailleur social se raconte

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## **Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.  
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Claude SNOW  
Militant et travailleur social, co-fondateur du Comité des 12 *pour la justice sociale* (Caraquet, N.-B.)

## **DRÔLEMENT COCASSE.**

Un travailleur social se raconte.

Préface d'Émilienne A. Basque. Caraquet, N.-B., Comité des 12 *pour la justice sociale*, 2011, 100 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 2 mai 2013 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : Claude Snow [csnow@nb.sympatico.ca](mailto:csnow@nb.sympatico.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 27 août 2013, revue et corrigée le 23 septembre 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



## Claude Snow [1943-]

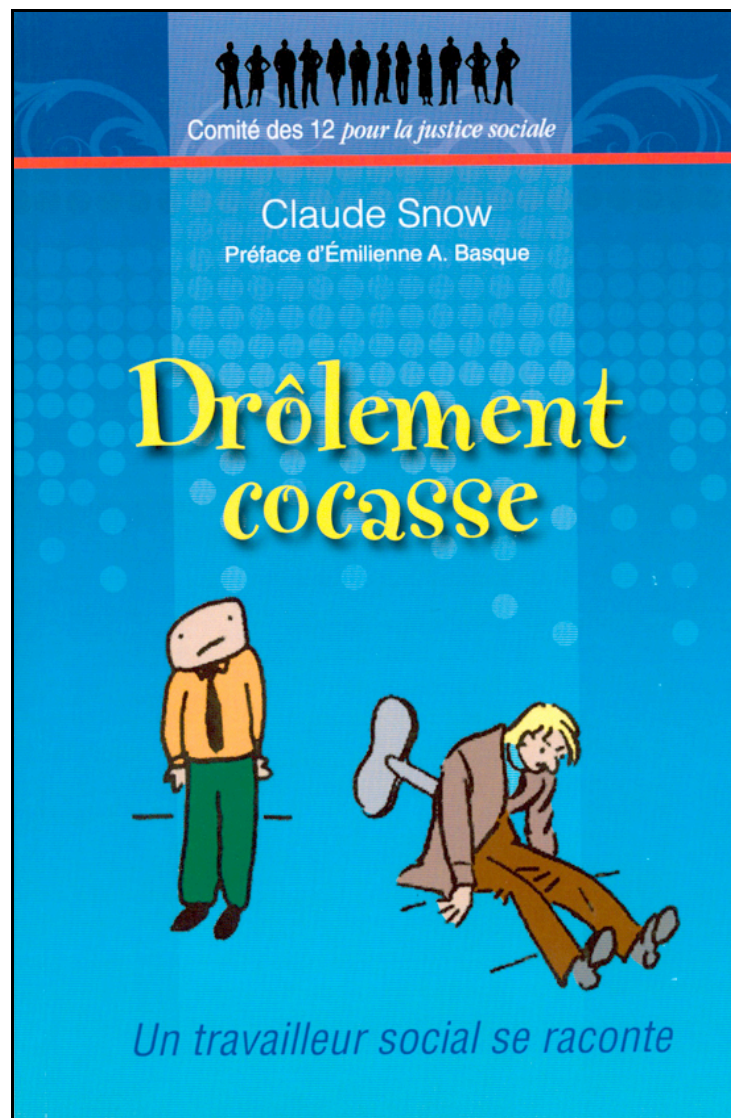
Militant et travailleur social

Co-fondateur du Comité des 12 *pour la justice sociale*

Caraquet, N.-B.

## DRÔLEMENT COCASSE.

Un travailleur social se raconte.



Caraquet, N.-B., Comité des 12 *pour la justice sociale*, 2011, 100 pp.

[4]

## *Profil du Comité des 12*

*Le Comité des 12* est un groupe de pression qui a été fondé en 1993 dans la Péninsule acadienne. Il s'est donné comme mission de protéger les moins nantis et de rendre les services publics plus humains en facilitant l'accès aux ressources, en réclamant des règles plus adaptées et en militant pour le progrès social. Ses interventions consistent à demander du pain pour ceux qui ont faim en souhaitant que ceux qui ont du pain aient faim pour la justice sociale.

## *Publications antérieures du Comité des 12*

1. *Sortir les têtes enfouies dans le béton* (2001)
2. *Écritures simples pour régler les problèmes compliqués* (2002)
3. *Arrondir les dents des loups* (2002)
4. *Comment se prévaloir du droit à l'information* (2003)
5. *Des droits tenus secrets* (2003)
6. *Aider financièrement ou donner du pain* (2004)
7. *Faire appel sans avoir peur* (2004)
8. *Aider les groupes à faibles moyens à se faire entendre* (2004)
9. *Défendre les moins nantis* (2005)
10. *Le gouvernement, l'ami distant des pauvres* (2006)
11. *Revendiquer est un art* (2007)
12. *Plaider pour la dignité* (2008)
13. *Secourir les mal-aimés* (2009)
14. *Rougir de honte* (2010)

### **Lecture d'épreuves**

Eric Snow

### **Distribution**

*Comité des 12 pour la justice sociale*  
6, rue Haché, Caraquet, N.-B. E1W 1A4

Tél. : (506) 727-4948

Courriel : [csnow@nb.sympatico.ca](mailto:csnow@nb.sympatico.ca)

[5]

*Aux gens ordinaires  
qui donnent des saveurs et des cou-  
leurs à ma vie.*

[6]

## Table des matières

Quatrième de couverture

Préface [6]

Prologue [8]

1. De fil en aiguille [9]
2. Celle qui refuse de guérir [12]
3. Vendre pour survivre [15]
4. Les couches en tissu [18]
5. Le téléphone sous l'oreiller [20]
6. Celui qui mangeait des coups [22]
7. La statuette devenue talisman [24]
8. Un instant de lucidité [26]
9. Enfermé dans sa chambre [28]
10. Une portion pour la voisine [30]
11. Faire tomber les barrières [32]
12. L'employée modèle [35]
13. Zigzaguer dans la vie [37]
14. Celle qui écrase en passant [40]
15. Un mystère à éclaircir [42]
16. Un procès juste et équitable [44]
17. Catherine, la candide [47]
18. Les trophées de chasse [49]
19. Le marchand ambulancier [51]
20. La boutique à trois faces [53]
21. Le centre récréatif [56]
22. L'obsédé du travail [59]
23. Le poseur de placoplâtre [61]
24. Bonbons et gomme rose [63]
25. Le comptable non agréé [65]

Épilogue [67]

## DRÔLEMENT COCASSE.

Un travailleur social se raconte.

# QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Par delà leur candeur et leur simplicité, les gens ordinaires nous transmettent, sans le savoir, des valeurs d'effort, de ténacité et de persévérance face à l'adversité.

On découvre chez eux un monde rempli de surprises et de rebondissements, parfois drôles, parfois troublants, mais toujours cocasses.

Leurs réactions déroutantes nous replongent dans la condition humaine à l'état pur, nous obligeant à revoir les procédures que nous avons inventées pour entrer en contact avec eux et leur rendre service.

Les histoires racontées dans ce livre remettent en cause non pas le bien que nous avons l'intention de faire, mais celui que nous faisons effectivement en aidant nos semblables. Chose certaine, si nous voulons réellement les aider, une plus grande douceur et considération s'imposent.





[7]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#)

*Le Comité des 12* me fait un grand honneur en m'invitant à signer cette préface.

En lisant ce livre, je me suis rappelée de nombreuses personnes que j'ai croisées sur mon chemin au cours des quarante dernières années et qui auraient pu, elles aussi, raconter leur récit personnel.

Les histoires de gens comme Brenda, Adèle, Robin et Ubald me sont familières. Je côtoie depuis longtemps des personnes comme elles qui, bien qu'étant des gens simples, sortent de l'ordinaire.

Dans mon parcours de vie, j'ai connu des membres du clergé militants comme monseigneur Harry Nutter et le père Yvon Sirois, des animateurs sociaux et défenseurs des droits comme Rodrigue Peltier et Langis Sirois, des artistes comme Léonard Forest et Georges Langford, des sénatrices comme Muriel Ferguson, et d'autres grands noms, mais mes héros à moi, ce ne sont pas les grands personnages, mais les gens qui peinent chaque jour pour faire une vie.

Puisque je m'intéressais aux conditions de vie en milieu rural, à la protection du consommateur, à la défense des droits, au bien-être des jeunes et à l'aménagement du territoire en milieu rural, cela m'a amenée à œuvrer sur plusieurs scènes.

Mes démarches en tant que militante m'ont fait voyager de la Péninsule acadienne jusqu'au Sénat, des réunions de petits groupes jusqu'aux grandes assemblées. Chaque fois que l'occasion m'était donnée, je tentais d'éveiller les grands à la misère des petits.

[8]

J'essayais toujours de sortir les gens de leur inconscience en leur présentant le vrai visage de la vie quotidienne, que ce soit par l'entremise de projets communautaires, de conférences nationales, de comités d'études, d'entrevues à la radio et à la télé, ou de participation à des réseaux d'action sociale.

En organisant dans les maisons des réunions de cuisine avec des groupes de citoyens, j'ai pu recueillir de précieux témoignages et les refilet ensuite en haut lieu.

Ce qui me frappe chez les personnes ordinaires, c'est leur courage et leur détermination à reprendre chaque jour la lutte en tentant de vaincre les difficultés qui les assaillent. J'en ai connu plusieurs qui avaient les mêmes traits que les personnages de ce livre. Je me considère moi-même une personne ordinaire, ayant connu ma part de difficultés.

S'il y a un message qui se dégage de ce livre, c'est bien que ces personnes ne cesseront jamais de nous étonner par la force de leur caractère. Ce trait, qui est leur grande richesse, fait justement d'elles des trésors cachés.

Ce livre, imprégné d'une grande simplicité, saura, je l'espère, élargir le champ de vision des esprits tranquilles en leur faisant réaliser qu'il y a une marge entre la vie humaine, telle qu'elle est vécue réellement au jour le jour, et les belles théories que notre société fabrique pour évaluer et caser les gens.

Dans le rapport de force opposant le monde idéal au monde réel, souhaitons que ce soit ce dernier qui ait le dernier mot.

Émilienne A. Basque

[9]

## **DRÔLEMENT COCASSE.**

Un travailleur social se raconte.

# **PROLOGUE**

[Retour à la table des matières](#)

Le titre du livre résume bien son contenu. Il est le fruit de mes rencontres à titre d'écrivain public et d'avocat populaire pour le Comité des 12, un groupe populaire formé il y a plus de 17 ans.

Pendant longtemps, je regardais les gens à travers ma loupe de fonctionnaire et de professionnel. Je les voyais comme des « cas ». Heureusement que ce temps est révolu. J'ai laissé tomber mon jargon et mes masques et je suis revenu à mes sens. Les « cas » que je traitais autrefois sont devenus mes amis d'aujourd'hui.

Ma complicité avec les gens ordinaires est bien connue. Ce qui l'est moins, ce sont les questionnements qui me viennent à l'esprit quand je les côtoie.

Les sentiments qui m'habitent lors de mes interactions sont variés, mais toujours épicés de moments humoristiques qui ont pour effet de dissiper la morosité. La capacité des gens simples à me déridier m'étonnera toujours.

Chaque personne que je rencontre m'ouvre les yeux sur une réalité que j'ignorais et me fait découvrir son monde intérieur. Ce sont des gens simples qui sont en fait de grands personnages. Il n'y a

chez eux aucun vernis, uniquement de la sincérité et de l'authenticité.

Je crois que ceux qui m'attirent le plus sont les indociles, les ténaces et les audacieux, mais aussi les grands silencieux ; en d'autres mots, les marginaux.

[10]

Ce sont d'eux dont il est question dans ce livre. Chacun a des choses intéressantes à raconter et c'est pourquoi j'ai voulu en faire le récit.

Les gens ordinaires, dans leur grande simplicité, ont conservé des qualités naturelles qui bousculent les esprits tranquilles. Il suffit de les côtoyer pour tirer d'eux de grandes leçons de vie.

Claude Snow  
Caraquet, NB, le 1<sup>er</sup> juillet 2011

[11]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 1

---

### DE FIL EN AIGUILLE

*Les profiteurs se font souvent prendre  
à leur jeu.*

[Retour à la table des matières](#)

Yolande était une vieille femme terriblement plaignarde. Elle se lamentait qu'elle n'en avait pas assez et s'arrangeait pour en avoir plus, pas toujours cependant suivant les règles de la vertu.

Un jour, elle me fit venir pour discuter de ce qu'elle appela une « affaire urgente à régler ».

— C'est rendu que je ne peux plus voir du tout, me dit-elle. Il est grand temps que je fasse une demande pour une pension d'aveugle. D'ailleurs, j'ai le formulaire en main. Il ne reste qu'à le remplir et à l'envoyer.

Je me suis mis en route, en toute hâte, pour me rendre chez elle. Chemin faisant, cependant, j'ai commencé à douter de sa parole. Je l'avais vue, il n'y avait pas si longtemps, et elle voyait bien.

— Je me demande si cela n'est pas encore un autre de ses tours de passe-passe pour soutirer de l'argent, me suis-je dit. Je la connais, elle a plus d'une corde à son arc. Elle a la réputation de se faire prendre en pitié pour extorquer de l'argent ici et là, mais on verra bien.

Je n'étais pas absolument sûr de mon intuition, et comme on le sait, il faut toujours accorder aux gens le bénéfice du doute.

[12]

— Après tout, il se pourrait que cette fois, elle soit vraiment aveugle, me disais-je en m'en allant chez elle.

Voilà que je la trouve tout en pleurs, se plaignant de la difficulté de gérer ses affaires quand on ne peut plus voir.

— Voici la formule que vous devez remplir, me dit-elle, le mouchoir à la main, s'essuyant abondamment les yeux.

Je l'observais et elle ne m'apparaissait pas aussi aveugle qu'elle le prétendait.

Tout en me parlant, elle se berçait près de la fenêtre du salon et jetait un coup d'œil de temps à autre sur les enfants qui jouaient dans la cour.

— Comment peut-elle être aveugle et surveiller en même temps les va-et-vient? me suis-je dit.

Mais le fait qu'elle était d'un âge respectable m'amenait à lui faire confiance.

Je la trouvais toutefois un peu théâtrale par moments, surtout quand elle abaissait ses paupières inférieures pour les essuyer à l'intérieur, ce qui me faisait frémir.

— Être privé de la vue est une terrible tragédie pour n'importe qui, et si cela était son cas? me disais-je en moi-même.

Je lui posais les questions et elle me répondait, l'une après l'autre. Elle ajoutait même plus de détails qu'il en fallait, mais je me disais qu'être dans le noir toute la journée devait être affreux. Je chassais alors mes doutes et je reprenais le stylo pour me remettre à l'œuvre.

[13]

— Mettez-en assez, me dit-elle sur un ton agressif. Avec le gouvernement, il ne faut pas avoir peur d'en mettre plus que moins. C'est comme ça que ça marche!

Je n'aimais pas ce genre d'attitude qui me ramenait mes doutes. Comme il n'est pas possible de pratiquer un métier comme le mien sans faire confiance aux gens, je les chassais de mon esprit pour me concentrer uniquement sur ma tâche.

— Je suis à votre service, Madame. J'écris ce que vous me dites, mais je vous conseille de dire les choses telles qu'elles le sont. Il n'y a rien comme la vérité, m'empressai-je d'ajouter.

Il faut croire que la formule avait été bien remplie puisque peu de temps après, elle touchait une pension d'aveugle, à son plus grand bonheur.

Elle n'était pas cependant au bout de ses peines car les fonctionnaires l'avaient à l'œil. Ils avaient eux aussi la suspicion qu'elle faussait la vérité et qu'elle ne méritait aucunement une pension.

Or voilà qu'un bon jour, un fonctionnaire, déguisé en vendeur d'aiguilles, s'amène chez elle. Sortant de sa mallette des aiguilles et du fil il lui dit:

— Je vends les meilleures aiguilles du monde. Je vais vous les montrer.

Mais il avait une idée en tête. Il prétendit ne pas pouvoir enfiler celle qu'il tenait dans ses doigts.

— Passez-la-moi, dit la vieille, en l'arrachant presque de ses mains. Je vais vous l'enfiler, vous verrez, ça ne sera pas long!

En enfilant l'aiguille, et très adroitement par-dessus le marché, elle donna au fonctionnaire la preuve qu'il cherchait.

[14]

Il ne faisait plus de doute que sa vue était intacte et que son histoire de cécité n'était qu'un coup monté pour se faire un revenu d'appoint.

— Désolé, Madame, dit-il, mais vous venez de perdre votre pension. Vous voyez mieux que moi!

Les jours ont passé. J'étais certain qu'elle avait appris sa leçon et qu'elle réalisait maintenant qu'on ne peut réclamer que ce qui nous revient en toute justice.

Mais non, quelques mois plus tard, elle me rappela pour que je vienne à nouveau à son secours.

— J'ai un terrible mal de reins, me dit-elle en gémissant au téléphone. Pourriez-vous venir ici remplir une formule pour que je puisse avoir un peu d'aide? On ne peut pas me laisser souffrir comme ça !

Cette fois, cependant, je ne me suis pas laissé prendre à son jeu. Je n'allais tout de même pas me laisser prendre deux fois au même appât. Je lui répondis gentiment que je ne faisais plus ce genre de travail.



J'ai entendu dire, aux dernières nouvelles, qu'elle vient de faire une nouvelle demande d'aide, pour une pension d'invalidité cette fois. Elle dit que ce sont ses jambes, maintenant, qui lui font mal et que cela la rend totalement invalide. Décidément, elle n'apprendra jamais !

[15]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 2

---

### CELLE QUI REFUSE DE GUÉRIR

*Chercher une panacée plutôt  
qu'une vraie solution.*

[Retour à la table des matières](#)

Carole avait un mal bien étrange : elle refusait de guérir alors qu'elle était affligée par un mal de vivre continu. Se sentir mal est déjà grave en soi, mais ne pas vouloir s'en remettre est bien plus grave encore.

Son regard laissait voir une quête de bonheur qui n'en finissait plus. Par ses grands yeux noirs baignant dans les larmes, j'entrevois une profonde tristesse provenant d'une vie pénible et malheureuse.

— Pourquoi êtes-vous venue me voir? lui demandai-je, sachant pourtant d'avance ce qu'elle allait me répondre, car au fil des rencontres, j'étais venu à bien la connaître.

— Je vis encore un grand tourment chez moi, disait-elle chaque fois. Pas capable d'acheter la paix avec ma fille, c'est affreux.

— Nous en avons parlé la dernière fois. Vous m'aviez dit que vous ne pouviez pas lui imposer de limites et que vous lui donniez tout ce qu'elle demande, est-ce encore le cas ?

— J'essaie bien de m'imposer, dit-elle en sanglotant, mais j'en suis incapable. D'ailleurs je n'en ai pas la force. Je déteste la chicanerie, ce qui fait que je finis toujours par céder, et elle le sait.

[16]

— C'est un peu ça, le problème, lui dis-je. Vous avez un enfant-roi qui vous fait marcher. J'ai l'impression que c'est elle qui joue la musique, et vous, vous dansez...

C'est ainsi que se tramait chacune de nos rencontres. Elle arrivait avec une liste de problèmes longue comme le bras, énumérant tous les malheurs qui s'étaient abattus sur elle au cours des derniers mois.

Au fond, elle souffrait énormément. Elle menait une véritable vie d'enfer. Entre sa fille et elle, le respect, la tendresse et le partage n'étaient pas au rendez-vous. Les mésententes et les conflits étaient acerbes. Je la voyais dériver, enfermée dans un gouffre sans fond.

Je refusais de me faire son souffre-douleur. Elle devait apprendre à faire face à ses problèmes. Venir pleurer sur mon épaule ne donnerait rien.

— Je suis tannée de me faire chanter des bêtises par la tête. Elle ne me laisse pas la paix une minute, me disait-elle.

Souvent, je me demandais de quelle manière je devais l'aborder : agir comme un porc-épic et refuser de me faire engloutir par ses problèmes, ou comme une éponge qui les absorberait tous ?

— Elle est toujours pareille. Elle veut toute mon attention et quand je ne la lui donne pas, elle boude pendant des jours.

— Dites-moi, l'interrogeai-je en lui rappelant notre dernière rencontre, qu'en est-il de cette auto qu'elle voulait absolument avoir?

J'aurais été surpris qu'elle me dise qu'elle avait remis cette décision à plus tard ou qu'elle était en profonde réflexion...

— Eh bien, je la lui ai achetée le soir même qu'elle m'en a parlé. Elle ne portait plus à terre. Elle m'a dit que c'était la plus belle preuve d'amour que je puisse lui donner.

[17]

— N'auriez-vous pas pu attendre encore un peu et continuer à partager votre auto? lui demandai-je.

— Oui, mais la mienne n'est pas comme celle qu'elle voulait, m'expliqua-t-elle. Je vous l'ai déjà dit, elle raffole des autos sport et quand elle en voit une, elle ne peut pas résister.

— Je suppose que cet achat a débalancé votre budget. Vos finances étaient déjà précaires, si je me rappelle bien.

— J'ai décidé d'augmenter mes heures de travail, me dit-elle, s'essuyant les yeux qui n'arrêtaient pas de couler. Cela me permettra de payer cette troisième voiture.

— N'avez-vous pas peur de vous amener à terre? lui demandai-je. Si vous vous épuisez, ça ne sera pas mieux.

— D'une façon ou d'une autre, je suis perdante, expliqua-t-elle. Si je travaille moins, je me fais chialer à la maison, si je travaille plus, je viens complètement à bout.

— Mais c'est vous qui êtes le gagne-pain, lui fis-je remarquer. Si un jour, vous n'êtes plus là, tout va s'écrouler.

— Je sais, mais je ne peux pas faire autrement. Je vais essayer de tenir le coup, c'est tout. Je voulais juste vous en parler. Je vous reverrai dans deux semaines... si je suis encore là.

C'est par cette phrase fatidique qu'elle finissait chacune de nos rencontres, comme pour décharger tous ses problèmes personnels sur mes épaules.

— Je crains que vous ne puissiez tenir le coup bien longtemps si rien ne change, lui dis-je.

[18]

— Je souffre beaucoup, vous le savez, me dit-elle en se levant, et j'aimerais tellement être heureuse... Je cherche toujours *la* solution...

— Vous pouvez faire quelque chose, Carole, pour éviter de souffrir, mais il vous faut donner un coup de barre, autrement vos problèmes ne feront que demeurer, sinon empirer.

Elle avait le tour de me faire sentir que je ne l'aidais nullement à trouver une solution. Chaque fois, elle me disait en quittant :

— Si seulement je pouvais gagner le gros lot, vous verriez que je les réglerais moi-même, mes problèmes. J'achèterais à ma fille tout ce qu'elle veut. Ça ferait son bonheur, et le mien aussi.

Je la regardais partir, le cœur lourd comme une locomotive. En plus de me sentir impuissant à la sortir de son imbroglio, je me sentais profondément attristé.

Il y a des gens, comme Carole, qui souffrent, mais qui ne veulent rien savoir des conseils qu'on leur donne. Ils passent leur vie à chercher le remède miracle qu'ils ne trouveront jamais, et pendant ce temps, ils refusent de guérir. Ils ne sont heureux... qu'en apparence.

[19]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 3

---

### VENDRE POUR SURVIVRE

*Une règle qui met la vie en danger  
est nuisible.*

[Retour à la table des matières](#)

Damien vendait, vendait, vendait... Il vendait ses meubles et ses effets personnels pour pouvoir payer ses frais médicaux.

Quand je l'ai rencontré, il avait déjà vendu une partie de l'intérieur de sa maison et il ne lui restait plus que quelques meubles : une table, des chaises et un vieux divan.

— Il me faut bien trouver de l'argent quelque part pour me faire soigner, me dit-il. J'ai un cancer et les traitements ne sont disponibles qu'à Moncton, à 250 km d'ici.

Lui qui était un gros travailleur avec une forte constitution, il perdit tous ses moyens quand le cancer le frappa, autant sur le plan émotif que monétaire. Un homme si attachant, mais qui ne tenait plus qu'à un fil sur le plan de la santé.

Il s'était adressé à un agent d'aide sociale pour avoir de l'aide, mais celui-ci la lui avait refusée en lui disant qu'il avait une assurance privée.

Cela faisait pourtant belle lurette que la compagnie d'assurance avait cessé de lui verser de l'argent. Son indemnité de départ – puisqu'il avait dû prendre une retraite prématurée – et ses économies épuisées, il ne lui restait plus rien.

[20]

— Tu devrais appeler Claude Snow, lui avait dit sa femme, éplorée. Il pourra peut-être trouver de l'argent quelque part pour que tu puisses continuer tes traitements.

Ma première rencontre avec sa femme et lui fut pénible. Difficile de voir un couple à la fois si éprouvé et si impuissant. Deux êtres charmants, sans voix et sans défense. Comment ne pas prendre leur cause à cœur ?

— Je ferai tout mon possible, leur dis-je pour leur redonner espoir.

En me tournant vers Damien :

— Il faudra que tu viennes avec moi rencontrer en personne ton agent d'aide sociale. C'est la seule façon de régler le problème.

Comme il me faisait entièrement confiance et qu'il était au pied du mur, il n'hésita pas un instant à me donner son accord.

Notre rencontre avec l'agent d'aide sociale m'a profondément marqué, peut-être moi encore plus que lui.

Au fond d'une salle froide et derrière un bureau en métal tout aussi froid, se trouvait l'agent qui regardait sa montre incessamment pour nous montrer que son temps était précieux.

— Nous sommes venus ici pour une seule raison, lui dis-je d'entrée de jeu. Cet homme a besoin d'aide pour se faire soigner, et ça presse. Il doit partir demain pour Moncton et c'est à 250 km d'ici.

— Voyez-vous, nos règles ne permettent pas... commença à dire l'agent, nous servant son baratin coutumier, quoi!

Je l'interrompis aussitôt.

[21]

— Vous allez mettre vos règles de côté et vous allez écouter ce qu'on a à vous dire. Ensuite, vous parlerez.

J'ai été ferme, trop ferme, presque impoli, mais comment ne pas s'indigner quand il en va de la vie d'une personne et que l'on sent que l'on parle à un mur ?

— Damien a un cancer. Il ne peut être traité qu'à Moncton. Vous savez que ce n'est pas à la porte. Il n'a pas de voiture, pas d'argent, pas de capacité. Il lui faut tout ce qui est nécessaire car il n'a plus rien. Il a déjà vendu la moitié de sa maison...

L'agent est resté figé, sans montrer la moindre émotion. J'étais pour lui une épine dans la chair. Je voyais bien que dans sa tête, il cherchait une porte de sortie. Il ne fallait pas lui en donner une. Je poursuivis :

— Vous devez payer son taxi à Moncton, son hébergement et ses repas.

L'agent me voyait venir. Il n'était pas à ses premières armes et il en avait vu bien d'autres avant moi.



— Très bien, Damien, dit-il. Allez à Moncton, revenez avec vos reçus et nous vous rembourserons.

Je sautai sur mes grands chevaux comme jamais auparavant. L'étroitesse d'esprit m'agresse quand il s'agit d'une question vitale. Je sortis de mes gongs :

— Vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit? Il n'a pas un sou, comment voulez-vous qu'il paie et qu'il vous rapporte des reçus? Donnez-lui une avance et il vous rapportera la balance! Un point, c'est tout.

L'agent revint à la charge:

[22]

— Nos règles ne nous permettent pas...

Encore une fois, bêtement mais clairement, je l'interrompis sur le champ :

— Tut, tut, tut. Vous ne voudriez pas avoir à répondre aux questions des médias, n'est-ce pas? Eh bien, trouvez-lui l'argent qu'il faut.

Croyez-le ou non, Damien est sorti du bureau assuré par l'agent qu'il allait lui fournir l'argent nécessaire avant la fin de la journée.

Je ne l'ai jamais revu. Je crois que par la suite, chaque fois qu'il a dû aller se faire traiter à Moncton, l'agent s'empressait de lui fournir le nécessaire, craignant que je réapparaisse dans le décor.

Il mourut peu de temps après. Son cancer était déjà bien avancé quand je l'ai connu.

Ses derniers mois ont sans doute été moins pénibles qu'ils l'auraient été si je n'avais pas été là. Il a connu tous les soucis des personnes affligées par le cancer, sauf qu'il n'a pas eu à se tracasser en plus du manque d'argent pour se rendre à ses traitements.

J'attends toujours, d'une journée à l'autre, un appel de sa femme me demandant que je lui obtienne de l'aide pour réparer sa maison.

Je ne prévois pas que l'agent me donne du fil à retordre. J'imagine qu'il fera tout pour éviter que je ne redevienne une épine dans sa chair.

[23]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 4

---

### LES COUCHES EN TISSU

*Il est plus prudent de monter l'échelle,  
une marche à la fois.*

[Retour à la table des matières](#)

Mélinda, avouons-le, était une cause perdue. Je le savais d'avance, mais je ne voulais pas l'admettre. Je suis bien entêté quand vient le temps d'affronter une mission impossible. Je refuse de baisser les bras.

Mélinda et Jérôme étaient l'un de ces couples qui n'auraient jamais dû être ensemble. Ils n'avaient rien en commun et se détruisaient mutuellement. Chaque jour se présentait une nouvelle crise dans la famille, la plupart du temps sur le plan de la subsistance.

J'avais peur que leurs enfants suivent leurs traces. Je faisais tout pour leur venir en aide et les sortir du pétrin, bien que souvent, j'avais l'impression de verser de l'eau dans un panier percé.

— Vous pourriez avoir un logement à prix modique et vous auriez alors un bon toit sur la tête, avais-je osé leur suggérer.

Ils mordirent aussitôt à l'hameçon et peu de temps après, le gouvernement leur offrait un logement public.

Dans mon excitation de les voir sortir de la misère et faire un pas de l'avant, je n'avais pas prévu qu'ils feraient un mauvais usage des accessoires ménagers qui leur étaient fournis, faute d'en connaître le fonctionnement.

[24]

— Quand j'avais froid dans ma vieille maison, je mettais du bois dans le poêle et je sentais la chaleur, me dit Jérôme. Ici, je hausse le thermostat au maximum, puis quand ça devient trop chaud, je le baisse complètement à l'autre bout, mais là, ça devient trop froid.

— Ca ne marche pas comme ça, lui expliquai-je. Il faut du temps avant que la chaleur se répande dans la maison.

C'était là une bien mauvaise réponse de ma part, maintenant que j'y pense. Il m'aurait fallu les suivre de beaucoup plus près, les prendre par la main et les familiariser avec leur nouveau logement.

Je ne me doutais pas non plus qu'une fois le problème du thermostat réglé, il y en aurait d'autres, plus graves encore.

Je m'occupais de cette famille comme si elle avait été la mienne, pour ainsi dire. De beaux enfants qui avaient si peu de chance de s'en sortir... Je me disais que je ne pouvais laisser faire cela.

J'essayais toujours de trouver des moyens de leur obtenir plus d'argent, ce dont ils manquaient cruellement, car les parents étaient tous deux sans emploi.

— Avez-vous pensé utiliser des couches en tissu, plutôt que d'acheter celles en papier, pour pouvoir économiser un peu plus? m'étais-je aventuré à dire un jour à Mélinda.

— Jamais de la vie! me répondit-elle sur un ton ferme. Des couches en tissu, je devrai les laver! Les autres, j'ouvre la porte et... dehors !

J'ai été renversé par sa réaction pour le moins inhabituelle. Je n'avais jamais pensé pour un instant qu'une mère de famille se débarrasserait de ses couches de cette manière. Voyez-vous, c'est que des couches blanches qui traînent sur la neige, cela ne se remarque pas, mais le printemps venu...

[25]

Je m'en suis voulu d'avoir mal évalué la chose. Dans mon grand empressement à voir sa situation s'améliorer, j'avais placé la barre bien trop haute.

Pourtant, je savais pertinemment que quand un problème a pris bien du temps à s'ancrer dans la vie d'une personne ou d'une famille, il faut ensuite autant de temps, sinon plus, pour le régler, parfois même quelques générations.

Au fil des années, j'ai découvert que Mélinda et Jérôme ne faisaient que reproduire les gestes qu'ils avaient vu leurs parents et leurs grands-parents poser de nombreuses fois.

Je n'ai pas osé m'attaquer au problème des couches jetées dehors, de peur que l'on me jette dehors moi-même. J'ai donc tempéré mes ardeurs.

J'ai réalisé que quand il y a beaucoup de rattrapage à faire, le plus qu'on puisse espérer, c'est de voir les gens monter une petite marche à la fois, même si l'échelle est si haute qu'on ne les verra jamais atteindre le sommet.

[26]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 5

---

### LE TÉLÉPHONE SOUS L'OREILLER

*Les conjoints se quittent,  
mais les parents demeurent.*

[Retour à la table des matières](#)

Hélène n'avait que cinq ans quand ses parents, Corinne et Thomas, se sont séparés. Ceux-ci ne pouvaient plus s'entendre, mais ils aimaient tous deux leur fille plus que tout au monde.

À l'école, Hélène cherchait beaucoup l'attention. Elle n'arrêtait pas de bouger et d'agacer les autres, ce qui lui attirait des punitions.

— Hélène ne me semble pas heureuse, dit l'enseignante un jour à sa mère. On dirait vraiment que quelque chose lui manque.

— Pourtant, on lui donne tout ce qu'elle veut, répondit Corinne. Elle est gâtée par sa parenté, surtout par sa marraine qui lui achète beaucoup de cadeaux, tout ce que peut désirer un enfant.

C'est vrai qu'elle avait tous les jouets imaginables, sauf qu'elle n'avait pas son père. Le fait qu'il ne venait plus la voir lui causait le plus de chagrin.

La veille de Noël, elle s'était couchée en plaçant le téléphone cellulaire sous son oreiller dans l'espoir qu'il l'appellerait pour lui dire qu'il viendrait la voir le lendemain. Cela aurait été son plus beau cadeau de Noël.

[27]

Dans sa petite tête d'enfant, elle était venue à croire que son père ne s'intéressait plus à elle, ce qui la rendait malheureuse. Elle vivait tous ces tourments dans le secret de son cœur, sans qu'elle n'en parle à personne, pas même à sa mère, à qui pourtant elle disait tout.

Corinne voyait bien que sa fille dépérissait à vue d'œil. Une mère peut sentir ce que sa fille ressent avant même que celle-ci n'ouvre la bouche pour parler. Elle savait que le départ de Thomas était ce qui causait chez elle sa plus grande souffrance.

Pour ne pas lui causer encore plus de peine, elle évitait de lui parler de son père. En voulant bien faire, cependant, elle ne faisait qu'empirer les choses car Hélène s'imaginait que sa mère ne la comprenait pas.

De son côté, Thomas souffrait beaucoup lui aussi de ne pas pouvoir voir sa fille qu'il aimait tant.

Bien qu'il ne pouvait plus vivre avec Corinne, cela ne l'empêchait pas de l'aimer encore, et cela aussi le faisait souffrir. Après tout, ils avaient vécu ensemble pendant plusieurs années et ils s'étaient séparés à l'amiable.

Une seule chose explique pourquoi il évitait d'aller voir sa fille. Il croyait que Corinne perdrait le droit à l'aide sociale si un jour, un fonctionnaire le voyait sortir de chez elle.

Il avait tout à fait raison. Le fonctionnaire aurait vite conclu qu'ils vivaient encore en couple, et il aurait fermé tout de go le dossier de Corinne, sans même lui permettre d'en appeler de sa décision.

Par ailleurs, Thomas savait bien le tourment que vivait sa fille et il craignait de l'appeler au téléphone et de fondre en larmes, et donc, il préféra rompre ses liens avec elle.

[28]

L'amour d'un père pour sa fille est fort, cependant, parfois même plus fort que les règles. C'est ainsi qu'il mit de côté ses craintes et commença peu à peu à aller voir Hélène.

Par mesure de précaution, il gara sa voiture derrière un bâtiment et il n'y allait qu'à la tombée de la nuit pour éviter qu'on ne puisse le reconnaître.

Ce qui lui arrivait l'affligeait profondément. Il ne pouvait supporter l'idée d'être ainsi obligé de voir sa fille en cachette, comme s'il s'agissait d'une activité criminelle.

Des amis, qui l'épaulaient et qui voulaient lui rendre service, firent pression sur l'État pour que cette règle insensée soit abolie.

Après bien des années d'effort et de pressions, l'État finit par comprendre le bon sens et assouplit sa règle. Sans admettre ouvertement qu'il avait eu tort en installant un tel régime, il reconnut sur le bout des lèvres qu'il est normal, et même souhaitable, pour un parent séparé de rendre visite à son enfant.

Ainsi se termine une histoire qui a connu un dénouement heureux. Thomas put dorénavant aller voir sa fille sans craindre que Corinne perde sa source de revenu.

Corinne, pour sa part, fut soulagée de voir que sa fille était redevenue la petite fille heureuse et souriante qu'elle était auparavant.

Quant à Hélène, elle retrouva dans son cœur la pièce importante qui lui manquait et cela, croyez-le ou non, changea complètement sa vie.



[29]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 6

---

### CELUI QUI MANGEAIT DES COUPS

*On laisse toujours quelque chose  
derrière soi.*

[Retour à la table des matières](#)

Gino était, on aurait dit, voué à l'échec. Tout petit, il avait déjà de la difficulté à se faire accepter parce qu'il avait un défaut de prononciation et ses camarades se moquaient de lui.

Ce qui agaçait les autres, c'est qu'il avait peu de jugement. Il se mettait toujours le nez là où il n'avait pas d'affaire et finissait par s'attirer des ennuis.

Par exemple, quand deux gars en venaient aux mains, il entrait dans la mêlée pour faire la paix et c'est lui, en fin de compte, qui finissait par se faire tabasser le plus. D'une fois à l'autre, il n'apprenait pas à être plus prudent.

Il aurait dû savoir que quand deux dragons s'affrontent, il vaut mieux rester distant car ils peuvent se liguer pour vous attaquer.

Personnellement, je le trouvais sympathique parce qu'il avait ce côté naïf, curieux et généreux qui le rendait attachant. Il avait le

coeur sur la main. Il aurait pu me donner sa chemise si je la lui avais demandée.

Ce que j'aime des gens naïfs, c'est qu'ils font facilement confiance. Leur naïveté est à la fois leur plus grande force et leur plus grande faiblesse. Ils nous regardent avec attention comme s'ils buvaient chacune de nos paroles. Le problème, cependant, c'est que [30] les messages n'entrent jamais très creux. Aussitôt entendus, ils s'effacent et tout est à recommencer.

Mis à part cela, Gino était extrêmement créatif. Il n'arrêtait pas d'inventer des choses, ce que je trouvais fascinant, mais ses projets n'allaient nulle part, faute de pouvoir se concentrer sur une chose à la fois.

— Pourriez-vous me donner un coup de main? me demanda-t-il un jour en souhaitant que je l'aide dans ses démarches?

— Je ne peux pas le laisser tomber, me suis-je dit, lui qui a tellement de potentiel. Son talent risque de se perdre...

C'est vrai que je m'aventurais vers une mission extrêmement difficile, car avec son caractère et son manque de jugement, il n'acceptait pas facilement les conseils.

— Gino, lui dis-je, je peux t'aider avec tes projets, mais il va falloir qu'on travaille main dans la main, autrement ça ne marchera pas.

— Je sais, pas de problème, monsieur Snow, me répondit-il. Je sais que je peux aller très loin. Il me faut juste un petit coup de pouce. C'est seulement vous qui pouvez me le donner.

Dans ma tête, je savais bien que le coup de pouce allait être gros. À cause de son tempérament bouillant, il n'écoutait personne.

Je pouvais à peine le suivre dans ses projets. Bouillonnant d'imagination, il sautillait d'une idée à l'autre, comme l'eau qui jaillit d'une fontaine.

Un jour, je devais me rendre à l'hôpital pour y subir quelques examens. Je fais face tout à coup à quelqu'un sur une civière, les yeux au beurre noir, des coupures au visage et couvert de sang.

[31]

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Snow? me dit-il, les yeux à moitié fermés et la voix éraillée.

En le regardant de plus près, je me rends compte que c'est mon Gino.

Il venait de subir une autre raclée. J'appris que la veille, il s'était mêlé à un groupe de bagarreurs à la sortie d'un bar et que c'était sur lui que l'on s'était acharné. On l'avait rué de coups.

La police était venue, mais les voyous étaient déjà partis, le laissant gisant dans une marre de sang.

Je voyais bien qu'il était dans une mauvaise passe, mais ce n'était pas le temps de lui faire la leçon. D'ailleurs, ce n'était pas là mon habitude non plus.

— Quand tu sortiras de l'hôpital, tu viendras me voir, lui dis-je, comme pour amortir le coup. Tu te rappelles, on n'avait pas fini ce qu'on avait entrepris la dernière fois.

Je ne voulais pas révéler quoi que ce soit devant les autres patients qui l'examinaient avec horreur.

— Oui, me dit-il. J'ai pensé à un autre gadget et je voulais vous en parler. Vous pourriez peut-être m'obtenir de l'aide pour le mettre en marché.

Je me suis contenté d'esquisser un sourire et je l'ai quitté sans dire un mot.

C'est ainsi que fonctionnent les personnes de ce type. Elles sont comme une roue qui n'en finit plus de tourner. Même quand on les aide, on revient toujours au point de départ. Je me dis qu'il doit quand même en rester quelque chose à la fin, quelque chose d'insondable et d'indéfinissable qui dépasse ce que l'on souhaitait leur donner.

[32]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 7

---

### LA STATUETTE DEVENUE TALISMAN

*Le regard des muets  
est un cri assourdissant.*

[Retour à la table des matières](#)

Ella avait du mal à communiquer avec moi, et moi avec elle, puisqu'elle avait une déficience intellectuelle. Je la regardais nerveusement, ne sachant trop comment entrer en contact avec elle. Chaque fois, je sentais comme un resserrement dans l'estomac.

Pourtant, il y avait quelque chose qui m'attirait vers elle, comme si elle se préparait à me donner, quelques années plus tard, une grande leçon de vie.

— Est-il juste, me disais-je, que certaines personnes, comme elle, naissent avec un handicap intellectuel?

Or, un jour, j'ai réalisé que je ne l'avais plus revue depuis longtemps. Comme dans le cas des personnes qu'on aime, sa présence

me manquait. Je me suis informé auprès de ses parents à savoir où elle était passée.

Sa mère m'expliqua qu'elle avait développé des problèmes de santé mentale et que dans un moment de délire, elle avait avalé une statuette.

— Comment avez-vous fait pour le savoir puisqu'elle n'est pas capable de parler? lui demandai-je.

[33]

— On s'est aperçu qu'elle avait une grosse bosse sur le ventre. On l'a opérée et c'est à ce moment-là qu'on a découvert la statuette. Elle va mieux maintenant. Elle doit quitter l'hôpital demain.

Comme on le sait, c'est une façon de parler que de dire que les gens vont bien. La vérité, c'est qu'elle ne prenait pas de mieux. On voyait qu'elle souffrait beaucoup. Elle pointait sa tête quand on lui demandait où elle avait mal.

C'est lors d'un examen général que l'on s'est rendu compte qu'elle avait un cancer agressif au cerveau.

Je suis allé rencontrer ses parents qui étaient en émoi. Ce fut pénible car les mots me manquaient. J'ai bredouillé quelque chose et j'ai quitté.

— Comment se fait-il qu'une personne puisse être autant affligée? me disais-je. D'abord, elle naît avec une déficience, puis elle développe des troubles mentaux, puis elle finit sa vie avec un cancer au cerveau.

Elle connut une douloureuse agonie. Elle décéda quelque temps après de sa terrible maladie.

J'ai été profondément bouleversé par son décès. Je me suis posé bien des questions au sujet de l'injustice dans le monde et mon impuissance à y changer quoi que ce soit.

Au salon funéraire, je me suis tenu près de ses parents pendant quelques instants, incapable encore une fois d'exprimer le moindre mot.

Après les funérailles, ils m'ont fait venir chez eux.

— Voici la statuette qu'on a retrouvée dans son ventre, me dirent-ils. L'hôpital nous l'avait donnée, mais elle est pour vous.

[34]

Je suis resté coi, tant j'étais pris par l'émotion.

— Vous nous avez fait beaucoup de bien au salon, me dit la mère d'Ella en me serrant le bras.

— Mais j'ai fait très peu, répondis-je. Je ne savais quoi vous dire.

— Ça ne fait rien, dit-elle, votre présence nous a beaucoup réconfortés, mon mari et moi.

J'ai saisi à ce moment-là à quel point la présence humaine est importante. Elle est une source d'énergie incroyable dont la portée dépasse souvent tout ce que l'on peut imaginer.

Par la suite, chaque fois que j'avais un petit bobo, je n'avais qu'à regarder la statuette d'Ella et mon mal disparaissait, comme sous l'effet d'un talisman.

C'est ainsi qu'elle m'a transmis, à sa manière, une grande leçon de vie. Je me dis qu'il faut éviter de se plaindre quand on a des problèmes insignifiants, sachant que d'autres ont à vivre des souffrances beaucoup plus grandes que les nôtres.

[35]

**DRÔLEMENT COCASSE.**

Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 8

---

### UN INSTANT DE LUCIDITÉ

*Ne jamais douter des forces  
du cerveau humain.*

[Retour à la table des matières](#)

Robin m'écrivait de temps à autre. Au début, je lisais ses lettres et je les trouvais cocasses, mais quand je me suis rendu compte qu'il était en plein délire et qu'elles n'avaient aucun sens, j'ai commencé à les trouver moins drôles.

Je l'avais rencontré à un moment donné alors que je pratiquais dans le domaine de la santé mentale. On m'avait demandé d'évaluer sa condition.

Après seulement deux ou trois minutes, je m'étais rendu compte qu'il était impossible d'établir un contact avec lui. Il divaguait, passant d'une idée grandiose à une autre, complètement déconnecté de la réalité.

J'avais quand même pris le temps de l'écouter en restant près de lui. Je savais qu'il n'y a rien de pire que de se sentir abandonné quand on est en profonde détresse.



J'ai appelé le psychiatre en appel et je lui ai dit que cet homme devait être admis en psychiatrie. Je m'occupai ensuite de le lui dire et de prendre les arrangements pour qu'on l'y amène.

Peu de temps après, une fois de retour chez lui, j'ai commencé à recevoir ses lettres. Il ne me demandait rien, en fait, il ne me disait rien... du moins rien de sensé.

[36]

Je voulais que ça cesse, mais quoi faire? Je connaissais son adresse. Il m'est venu à l'idée d'écrire à son propriétaire et lui dire d'intercepter toute autre communication entre Robin et moi.

— Ce n'est pas un bon plan, me suis-je dit. Cela va lui donner de la misère et il pourrait ensuite dire à Robin de s'en aller pour éviter ce genre d'ennuis. Je suis mieux de ne rien faire et de jeter les lettres à la poubelle à mesure qu'elles entrent.

Je n'aimais pas faire cela non plus. Je craignais qu'un jour, quelqu'un me demande de rendre compte au sujet de ces lettres...

— Je vais simplement les déposer dans un tiroir, sans même les ouvrir.

Je n'étais pas plus satisfait. D'abord, je suis curieux et il me tentait d'examiner le contenu des lettres.

Alors que j'ai peu de patience avec certaines gens, je peux en prendre beaucoup de personnes comme Robin. Je ne les laisse pas tomber facilement.

— Je vais me faire un devoir de les ouvrir, de les lire en diagonale, puis de les entreposer quelque part, même si elles n'ont aucun sens et qu'elles ne riment à rien, me suis-je dit.

J'avais à peine décidé cela que je recevais une nouvelle lettre de Robin. Je l'ouvris machinalement en suivant la routine que je m'étais imposée.

Quelle ne fut pas ma surprise de constater que cette lettre-ci était différente des autres! Pour la première fois, il s'agissait d'une lettre sensée. Voici ce qu'il me disait : « J'ai pensé que le nouvel horaire de visites à l'hôpital vous serait utile dans votre travail et c'est pourquoi il me fait plaisir de vous le transmettre. »

[37]

J'étais renversé. C'était la première fois, dans tous mes contacts avec lui, que je découvrais chez lui un élément de normalité.

Tout à coup, et pour un bref moment – puisque par la suite, il est revenu à ses anciennes habitudes – il était sorti de sa psychose. C'était pour moi un signe qu'il était capable de comprendre la nature de mon travail et de juger que l'information qu'il me transmettait me serait utile.

Il y avait plus : profondément dérangé, il s'efforçait quand même d'entrer en relation avec quelqu'un à l'extérieur de son univers avec l'intention de lui rendre service.

Qui sait aussi s'il n'essayait pas de trouver quelque part un ami, quelqu'un avec qui il pouvait entretenir un rapport d'humain à humain, autre que celui d'un patient avec son thérapeute?

Son suicide, quelques mois plus tard, m'affligea beaucoup. Je ne pouvais rester indifférent au fait qu'il voulait se rapprocher de moi, et même de me rendre service, lui qui devait chaque jour lutter pour préserver le peu de santé mentale qui lui restait.

Robin, c'est ce genre de personnes qui passent dans notre vie de façon énigmatique et y laissent des traces profondes. Son histoire nous rappelle que dans les pires moments, au fond de l'abîme, quelques moments de lucidité suffisent à nous faire vivre un contact avec un autre être humain.

[38]

**DRÔLEMENT COCASSE.**

Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 9

---

### ENFERMÉ DANS SA CHAMBRE

*L'un peut réussir là où l'autre échoue.*

[Retour à la table des matières](#)

Hyacinthe n'était pas sorti de sa chambre depuis plusieurs jours. Il filait un mauvais coton, que dis-je, il était profondément déprimé, tellement qu'il ne goûtait plus du tout à la vie.

Sa femme, Exilda, craignant qu'il se laisse aller, me fit venir pour tenter de lui relever le moral.

Il est difficile de dire lequel des deux, Hyacinthe ou sa femme, avait le plus besoin d'aide car elle était elle-même en désarroi et je craignais autant pour sa santé mentale que pour celle de son mari.

À peine entré, elle me souffla à l'oreille qu'il pleurait continuellement et qu'il songeait à s'enlever la vie. À ma demande, elle me conduisit à sa chambre. Il gisait sur son lit, presque inanimé.

Pas un mot, pas un regard, comme si je n'étais pas là. Je demandai à sa femme de nous laisser seuls, lui et moi.

Je fis mon entrée en douceur, sachant qu'il faut éviter tout mouvement brusque et toute manifestation d'empressement dans de telles circonstances.

Je regardais cet homme qui n'en était plus un, tant il était défiguré, apeuré, tourmenté et souffrant, une véritable loque humaine.

[39]

Ce que je voyais physiquement n'était rien, je suppose, à comparer à ce qu'il ressentait mentalement.

— Hyacinthe, ta femme m'a demandé de venir te voir en pensant que je pourrais peut-être t'aider. J'aimerais te parler des services offerts en santé mentale.

— Je ne veux rien savoir de la santé mentale, me dit-il. Je ne suis pas malade. Je saurai bien quoi faire quand le temps sera venu.

— Je vois que tu fais une dépression et que tu as de la misère à passer à travers, je peux t'aider si tu veux...

— Je t'ai déjà demandé de me laisser tranquille. Je n'ai pas besoin de toi ni de personne d'autre pour me dire quoi faire.

— Je ne peux pas te laisser dans cette condition... Il va falloir que je fasse venir quelqu'un pour t'amener à l'urgence.

— Si quelqu'un ose entrer ici pour m'amener de force, il ne sortira pas vivant! Sors d'ici, me dit-il d'un ton menaçant, je ne veux plus te voir la face.

Le message était clair, mais dur à prendre. Il y a des moments où nos interventions réussissent bien, alors que d'autres fois, on se sent carrément nul et impuissant. Je savais que je n'irais nulle part avec lui et que je devais faire intervenir la police.

J'hésitai avant de l'appeler parce que parfois, elle manque de tact et bâcle les choses. Comment dire aux agents d'y aller mollo et d'éviter de porter l'uniforme et d'allumer les gyrophares, des gestes qui, en partant, sont si intimidants ?

Un agent arrive peu de temps après. Je m'entretiens avec lui sur le perron. Je le préviens que Hyacinthe est profondément déprimé et [40] récalcitrant, mais qu'il doit être amené à l'urgence pour un examen parce qu'il y a un risque pour sa vie.

— Laisse-moi faire, me dit l'agent, d'une voix assurée.

Cela ne fit que de m'inquiéter davantage. On ne peut être sûr de rien quand on a affaire à une personne perturbée et un agent de police maladroit. Tout peut arriver.

L'agent entra dans la chambre. Je restai à la cuisine avec Exilda. Les minutes sont longues dans de tels cas. On vient qu'on ne sait plus de quoi parler.

J'avais déjà fait avec elle ce qu'on appelle dans le métier le « tour du jardin ». Je lui avais parlé de santé mentale, de la façon dont on traite les personnes affligées et quelles ressources sont mises à leur disposition et je n'avais plus rien à ajouter. Le silence se faisait lourd. On n'entendait rien à travers le mur.

Je m'inquiétais de la durée de la rencontre de l'agent avec Hyacinthe quand soudain, les deux sortirent de la chambre bien calmement. Hyacinthe suivit l'agent jusqu'à la voiture de police. Les deux s'en furent à l'urgence, sans aucun éclat.

Mon plan avait bien marché, mais grâce à l'agent de police qui avait su le persuader à venir à l'urgence. Il avait réussi là où j'avais échoué.

J'ai souvent repensé à Hyacinthe. Ce fut pour moi une bonne leçon de modestie et d'humilité. Parfois, nous préparons le terreau et d'autres font le reste. D'autres fois, au contraire, nous sommes ceux qui récoltons, sans être le moins consciemment conscients que d'autres ont semé avant nous.

[41]

## DRÔLEMENT COCASSE.

Un travailleur social se raconte.

# Chapitre 10

---

## UNE PORTION POUR LA VOISINE

*Il est toujours plus sage de laisser  
la nature faire son oeuvre.*

[Retour à la table des matières](#)

Andréa vivait misérablement dans sa vieille bicoque puisque son maigre revenu ne lui rapportait pas assez pour se procurer ce dont elle avait besoin.

Heureusement que Philomène, sa voisine, veillait sur elle et lui apportait chaque jour, tout bonnement, un plat bien copieux. Elle en mettait tellement dans l'assiette que cela aurait pu satisfaire l'appétit d'un jeune en pleine croissance.

Mais Andréa était assistée par l'État, voyez-vous, et un fonctionnaire avait entendu dire qu'elle bénéficiait de l'aide gratuite d'une voisine sans le déclarer, ce qui n'est pas permis selon les règles de l'assistance sociale.

Il s'acharna à appliquer la règle servilement et mit fin d'un coup sec à son assistance. Sa manœuvre était conforme à la règle en tous points, il va sans dire, mais cela fit qu'Andréa n'avait alors plus assez d'argent pour vivre.

Elle se rendit voir le fonctionnaire, l'implorant de changer d'idée, mais celui-ci lui répondit sans broncher qu'il n'y avait rien à faire.

— La loi, c'est la loi, lui dit-il sur un ton laconique. Il faut que votre voisine cesse de vous apporter des cadeaux si vous voulez ravoir [42] votre assistance, dit-il. Elle est en train de vous nuire et de vous empoisonner la vie, ne le voyez-vous pas?

Eh bien non, la pauvre Andréa ne le voyait pas ainsi car elle appréciait beaucoup la gentillesse de Philomène à son égard. Une gifle en pleine figure ne lui aurait pas fait plus mal que la remarque intempestive de ce malotru.

Elle se trouva dans une terrible impasse parce que d'une part, elle avait besoin d'argent, puis d'un autre côté, elle ne voulait pas faire de peine à Philomène qui lui rendait service de si bon cœur.

Comme elle était coincée financièrement, elle dut se résoudre, avec beaucoup de chagrin, à expliquer à Philomène ce qui lui arrivait.

— Philomène, dit-elle, j'apprécie beaucoup tout ce que tu fais pour moi, mais tu dois cesser de m'apporter des repas pour que je puisse ravoir mon assistance.

Philomène comprit que les règles sont ainsi faites qu'elles empêchent parfois de porter secours à ceux qu'on aime sous peine que l'État leur tourne le dos.

Les jours passèrent. Andréa était malheureuse puisqu'elle n'avait plus la visite quotidienne de sa voisine. Philomène, de son côté, était, elle aussi, bien malheureuse et sombra dans une profonde dépression.

Le psychologue ne réussit pas, dans les quarante-cinq minutes à sa disposition, à cerner la cause de sa dépression. Il conclut qu'il s'agissait d'une angoisse généralisée, sans cause spécifique, puisqu'il ne voyait rien.

Philomène se confia alors à son médecin qui lui ordonna de prendre une série d'antidépresseurs et de somnifères.

[43]

— Je ne sais pas ce qui vous arrive, dit-il. Les tests indiquent que votre sang est bon et que rien n'a changé et pourtant, vous ne dormez plus, vous avez cessé de manger et vous pleurez tout le temps.

En réalité, cependant, il s'était produit un grand changement dans la vie de Philomène, mais personne ne l'avait vu.

Son jeune fils avait perdu la vie dans un accident et elle avait inventé sa propre façon de faire son deuil.

Elle continuait à lui faire ses repas, mais comme il n'était plus là, elle les apportait à sa voisine. Pour elle, c'était une façon de rendre service à celle-ci tout en perpétuant la mémoire de son fils.

— Il n'est pas décédé pour rien, se disait-elle, dans son for intérieur. Sa portion sert à nourrir Andréa qui est maintenant trop âgée pour se faire à manger.

Pour elle, son geste était si naturel qu'elle ne pensait même pas d'en parler à ceux qui la traitaient. Elle s'imaginait que tout le monde aurait agi comme elle dans les mêmes circonstances.

Elle dut se résoudre à prendre des médicaments jusqu'au moment où Andréa eut atteint l'âge de toucher une pension de vieillesse. Elle put alors recommencer à lui apporter des repas chauds, sans crainte que cela nuise à ses revenus. Le cours de la vie revint alors au naturel.

C'est une histoire triste où l'État, dans son étroitesse d'esprit, a fait plus de tort que de bien. Un geste si compatissant de la part de Philomène est devenu un cauchemar pour elle et sa voisine. L'État, pour sa part, a payé cher pour des services de santé mentale qui auraient pu être évités s'il avait simplement laissé les choses se faire tout naturellement.



[44]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 11

---

### FAIRE TOMBER LES BARRIÈRES

*Le bon voisinage se fait dans le coeur.*

[Retour à la table des matières](#)

Adèle était une femme qui avait deux défauts : d'abord, elle ne pouvait s'entendre avec les autres, puis elle ne pouvait attendre quand elle voulait quelque chose.

Elle m'appelait à toute heure du jour et de la nuit et chaque fois, elle prenait son air désespéré.

Comme je suis particulièrement sensible aux personnes en crise, je répondais toujours, peu importe l'heure qu'elle appelait.

— Après tout, je me disais, les crises n'ont pas de montre.

Ce jour-là, quand elle m'a appelé à midi exactement, alors que je m'apprêtais à dîner, elle s'est plainte que sa voisine l'espionnait.

Normalement, ce genre de situation n'est pas critique, mais pour elle, ce l'était. Je voyais bien par le timbre de sa voix qu'elle avait perdu les pédales.

La rencontre que j'ai eue avec elle, le même jour, a été difficile. Je sentais qu'elle était incapable de prendre du recul face aux événements et que sous sa plainte d'espionnage, il y avait autre chose.

[45]

— J'ai pensé me barricader en construisant une clôture de deux mètres munie de caméras de surveillance et de m'acheter un doberman, mais je n'en ai pas les moyens, me dit-elle. Qu'en penses-tu?

— Un autre moyen serait d'écrire à ta voisine et lui dire que tu te rends compte qu'il y a de l'espionnage dans le quartier et que si ça continue, tu seras obligée d'en aviser la police. Peut-être que ça cessera, lui dis-je.

Elle trouva l'idée géniale, mais moi, pas du tout. J'ai horreur de ce genre de solutions simplistes à l'eau de rose qui mettent un cataplasme sans rien régler. C'était pourtant exactement ce que je faisais avec elle!

Elle me rappela quelques jours plus tard pour me dire que l'espionnage avait cessé.

— Je ne sais pas si c'est ma lettre ou ma neuvaine qui a fait la différence, mais au moins, c'est fini, me dit-elle.

Je suis tellement habitué à entendre des problèmes que lorsque les choses vont bien, je commence à m'en inquiéter. Je me dis toujours qu'après le beau temps, la pluie suivra.

Et c'est précisément ce qui s'est produit dans son cas. Elle m'appela un autre jour, encore à l'heure du dîner, pour me dire qu'elle devait discuter de quelque chose d'urgent avec moi.

— Au travail, les autres n'arrêtent pas de se moquer de moi. Je suis rendue au point où ça me ronge jour et nuit. Je vais être obligée de démissionner si ça continue.

Je n'aime pas voir les gens baisser les bras aussi facilement. Je leur propose toujours des pistes de solution, mais dans son cas, j'étais à bout d'idées.

[46]

— Il doit y avoir des règles contre le harcèlement dans ton entreprise, lui dis-je. En as-tu parlé à ton patron ou à ton syndicat?

— Le patron dit que c'est juste de la taquinerie, répondit-elle. Il dit que ce n'est pas grave, mais moi, je sais que je vais finir par capoter si ça continue.

Je lui explique alors tant bien que mal ce qui constitue du harcèlement et ce qui n'en est pas. Je l'invite aussi à s'affirmer en allant parler à ses compagnes de travail.

— Parle-leur dans le blanc des yeux et dis-leur comment tu te sens, lui dis-je.

La tempête a dû s'apaiser puisque je n'ai plus entendu parler d'elle pendant six mois, mais une bonne fois, le téléphone sonne à onze heures du soir.

— Je t'appelle parce que ma voisine n'arrête pas de me faire la tête. J'ai tout fait pour m'entendre avec elle, mais il n'y a rien à faire. Je crois vraiment qu'elle est dérangée. Elle n'est plus endurable.

— Dans ce cas-là, tu devrais peut-être songer à déménager. Tu vis un enfer depuis dix ans. Tu mérites un peu de répit et de bons voisins.

Je déteste ce genre de conseils qui ne vont pas au fond des choses, mais encore une fois, je suis allé contre mes principes. Je cherchais une porte de sortie, et la plus expéditive qui soit. Je voyais bien qu'elle et sa voisine étaient parties en guerre et que rien ne ramènerait la paix.

— Merci, c'est un bon conseil que tu me donnes et je vais le suivre, me dit-elle.

J'étais heureux d'avoir pu enfin venir à bout de ses problèmes qui commençaient à me casser les pieds à cause de leur insignifiance. Des [47] adultes incapables de s'accorder et qui se chicanent comme des enfants, cela m'exaspère royalement.

Je me sentais mal face à moi-même pour avoir si mal intervenu et j'essayais d'oublier cette expérience malheureuse.

J'avais à peine réussi à la tasser dans le fond de mon cerveau que le téléphone sonnait à nouveau, la nuit cette fois.

— J'ai déménagé, tel que tu me l'avais conseillé, dit-elle, mais là, mes nouveaux voisins commencent à me donner de la misère. Ils piétinent sur mon terrain quand je vais faire mes courses. Tu n'aurais pas un conseil à me donner?

Je soupçonnais, depuis le début, que le problème était plus de son côté que chez les autres et ce dernier incident est venu me le confirmer hors de tout doute.

Encore à moitié endormi, j'ai eu comme réflexe de la diriger vers un autre intervenant, ce qui, au fond, n'a fait qu'accroître mon sentiment d'échec.

[48]

**DRÔLEMENT COCASSE.**

Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 12

---

### L'EMPLOYÉE MODÈLE

*La nature a sa façon  
de nous rappeler nos limites.*

[Retour à la table des matières](#)

Léona personnifiait mieux que quiconque l'ardeur au travail. Comme elle était une grande travaillante et se coupait toujours en quatre, il n'y avait personne d'autre qui l'égalait... et elle le savait.

Elle avait acquis, au fil des ans, une réputation fort enviable, remportant chaque semaine la palme de la secrétaire modèle au bureau.

— Je n'ai même pas à faire d'effort, disait-elle souvent à ses consœurs de travail, un peu pour les narguer. Ça me vient naturellement.

Chaque fois, cela faisait monter leur colère d'un cran. Et puis, elles craignaient toujours qu'un jour, elle finisse par se mériter un traitement de faveur de la part du patron.

Tout cela faisait qu'au fond, elle n'avait pas toute l'admiration dont elle pensait être l'objet, mais elle continuait quand même à faire son petit bonhomme de chemin.

Elle était loin de se douter de la tournure que prendraient les événements quand un jour, elle se blessa un pied au travail.

La convalescence fut beaucoup plus longue que prévue. Elle se mit à boiter en s'appuyant sur son autre pied, ce qui lui donna mal à la hanche et débalança sa colonne.

[49]

L'agent de réclamation, qui lui versait des indemnités, ne la croyait pas quand elle disait que sa douleur l'empêchait de retourner au travail. Il croyait que c'était simplement un prétexte pour se doré la couenne au soleil.

— Votre dossier porte le numéro 19227, lui dit-il sèchement en ne lui montrant aucune compassion. C'est une blessure au pied droit. Dans trois semaines, je fermerai votre dossier.

— Oui, mais mon entorse m'a causé d'autres problèmes, lui répondit Léona en tentant de l'amener à regarder plus loin que juste son pied droit.

— Ce n'est que votre pied droit qui m'intéresse, lui dit-il. Le reste, c'est votre affaire. Ce n'est pas de mes oignons.

Les choses allaient donc de mal en pis quand elle est venue me voir. La pression qu'elle subissait faisait en sorte qu'elle ne dormait plus et ne mangeait plus.

— As-tu pensé fournir à ton agent un rapport médical? lui dis-je en la voyant complètement décharnée.

— J'ai tout essayé, dit-elle. Mon agent ne veut pas démordre. Il veut que je retourne travailler, même si je boite.

— Je te conseille de le faire, lui dis-je.

Je savais bien que plaider la douleur, dans un cas semblable, ne mène à rien et qu'il est préférable de danser à la musique de l'agent. À la longue, on sort gagnant.

— Je te donnerai un travail allégé, lui dit son patron. Tu verras, ça ira bien, tu seras assise toute la journée.

[50]

Une fois au travail, cependant, ce fut une autre histoire. Elle réalisa qu'il tentait d'amadouer l'agent de réclamation pour faire bonne figure.

Quand elle revint me voir, elle avait le caquet bien bas, que dis-je, il était complètement à terre.

— Tout le monde est viré contre moi, dit-elle. Mon médecin ne trouve rien, mon agent a fermé mon dossier et mon patron n'a pas tenu parole. Il me fait travailler debout à faire du classement et la douleur est insupportable.

Alors qu'elle reprochait à son patron de la faire travailler debout, je sentais que sous sa douleur physique, il y en avait une autre beaucoup plus profonde, mais bien dissimulée.

— Ça doit être dur de ne plus pouvoir faire ton même travail, toi qui réussissais si bien, je lui dis, pour faire sortir le chat du sac.

Il faut croire que j'avais touché une corde sensible puisqu'elle fondit en larmes. Le fait d'avoir perdu sa réputation d'être la plus vaillante au bureau était certainement une pire épreuve que celle d'avoir à travailler debout.

Elle dut se faire à l'idée que désormais, elle ne serait plus acclamée au bureau comme l'employée modèle, mais qu'elle passerait simplement comme Madame Tout-le-Monde.

L'acceptation de son sort fut longue et pénible, mais à la fin, elle en tira une leçon. Elle apprit que parfois, l'image que l'on se fait de soi dépasse la réalité et que c'est seulement par l'épreuve que l'on peut apprendre où sont nos vraies limites.



[51]

**DRÔLEMENT COCASSE.**

Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 13

---

### ZIGZAGUER DANS LA VIE

*Se surmener l'automne  
pour pouvoir passer l'hiver.*

[Retour à la table des matières](#)

Adrien est arrivé à mon bureau comme un cheveu sur la soupe un bon jour. D'entrée de jeu, je soupçonnais que ma tâche serait difficile.

— Tu aurais dû prendre un rendez-vous, lui dis-je. Tu as pris une chance car j'aurais bien pu être absent et tu serais venu pour rien.

Il ne dit pas un mot. Je voyais bien qu'il n'avait pas compris un seul mot de ce que je lui avais dit.

— Je vois que quelqu'un est venu te conduire, ajoutai-je. Tu n'as pas d'auto?

— Non, dit-il, j'ai perdu mon permis de conduire. C'est pourquoi je viens vous voir.

— Voyons voir ce qui t'est arrivé, lui dis-je.

Il était atterré. Pas le moindre sourire, crampé sur sa chaise, le manteau boutonné jusqu'au cou. Il essayait de reprendre sa respiration, mais il était étranglé à la fois par son manteau et par l'angoisse.

Difficile dans ces cas de reprendre ses esprits, de raisonner et de s'exprimer comme il le faut. Rien ne veut sortir. L'émotion est trop forte et retient les mots.

[52]

— Commençons par le début, lui dis-je en voulant comprendre sa situation et me mettre à son service.

— Un policier m'a arrêté et m'a amené au poste. Il était très affairé à me questionner et moi, ça m'énervait. Il s'est dépêché à me questionner, puis il m'a enlevé mon permis et m'a mis en cellule pour la nuit.

— Qu'avais-tu fait pour qu'il te fasse cela? lui demandai-je, car je ne pouvais pas encore démêler son histoire.

— Il m'a dit que je zigzaguais sur la route et qu'il était obligé de m'arrêter, dit-il.

— Avais-tu consommé? lui dis-je, étant sûr qu'il était alors en état d'ébriété.

— Non, je vous jure que non. J'avais travaillé à fabriquer des couronnes de Noël pendant quinze heures de file et j'étais épuisé, dit-il.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit au policier? Il a dû croire que tu étais soûl.

— Je n'y ai pas pensé, dit-il. Sur le coup, j'étais tellement nerveux que je ne pouvais plus parler. Pas capable non plus de passer l'ivressomètre, trop énervé.

Je savais qu'il avait encore autre chose à me dire. Les gens comme lui sont comme cela : il faut les questionner longuement avant de pouvoir aller au fond des choses.

— Si tu zigzaguais, je comprends pourquoi le policier t'a arrêté...

[53]

— J'ai seulement perdu conscience une fraction de seconde, me dit-il, comme pour me convaincre qu'il ne s'agissait que d'une peccadille.

— Tu aurais pu faire un gros accident, tu sais... mais je ne vois pas pourquoi il t'a gardé en cellule, lui dis-je.

— Le lendemain, je suis allé voir mon médecin, s'empressa-t-il d'ajouter. Il m'a dit que j'étais complètement épuisé et il m'a mis au repos.

— Tu es donc au repos, lui demandai-je, étant sûr que cela était le cas.

— Non, j'essaie de faire le plus d'heures possible, car l'année dernière, je n'en ai pas eu assez pour avoir droit au chômage. Quand c'est le temps des couronnes de Noël, il faut pratiquement travailler jour et nuit. Tous ceux qui sont aux couronnes sont dans le même bateau que moi.

J'aurais voulu avoir une baguette magique pour régler son problème... je me trouvais pas mal démuni.

Attaquer le policier? Il n'avait fait que son boulot, peut-être sans s'enquérir suffisamment, mais enfin. Attaquer son patron qui surmenait ses employés? Impossible, il aurait pu perdre son emploi.

Il ne me restait qu'une option : attaquer le système qui oblige à travailler beaucoup trop d'heures, là où l'ouvrage est rare, avant d'avoir droit à l'assurance-chômage. Mais je savais bien que cela n'offrirait aucune solution immédiate.

— Adrien, je comprends ton sort, lui dis-je. Pas de permis, pas de moyen de transport, pas de transport, pas capable de travailler...

—... et pas de chômage l'hiver prochain, s'empessa-t-il d'ajouter, la mine basse, presque au bord des larmes.

[54]

Il me fixa longuement comme s'il était sûr que je ne le laisserais pas tomber. Il mettait sa confiance en moi pour le sortir de son pétrin.

— Voici ce que je te propose, lui dis-je pour le reconforter. Je pourrais t'aider à écrire une lettre expliquant ce qui s'est passé et tu l'enverrais au chef de police en lui demandant de te rencontrer. Peut-être qu'il te fera venir et que vous pourrez vous arranger. Il faut insister sur la cause de ton zigzag en espérant qu'il comprendra.

Il aurait voulu que je le rassure à cent pour cent, ce que je ne pouvais faire. On n'est jamais certain de rien quand on pratique le métier d'écrivain public.

— Êtes-vous sûr que ça va marcher? me demanda-t-il, en souhaitant vivement que je dise « oui ».

— Non, je ne t'assure de rien, mais je sais que quand on explique les choses à qui de droit, on met toutes les chances de son côté. Tu ne perds rien en essayant.

Il a quitté mon bureau après avoir lu attentivement le contenu de la lettre et l'avoir signée.

Je savais bien que le chef allait m'en vouloir par la suite parce que je m'étais mêlé de ses affaires, mais cela fait partie des risques de mon métier.

Je repense aujourd'hui à Adrien et je me dis qu'au fond, il n'était coupable de son zigzag qu'en partie. L'État a aussi sa part de responsabilité. Je suis convaincu qu'il est injuste de réduire quelqu'un à travailler de si longues heures pour gagner sa croûte.

[55]

## DRÔLEMENT COCASSE.

Un travailleur social se raconte.

# Chapitre 14

---

## CELLE QUI ÉCRASE EN PASSANT

*Savoir concilier fermeté et souplesse.*

[Retour à la table des matières](#)

Brenda était toujours exigeante ; c'était sa nature et il n'y avait rien à y faire. D'ailleurs, je ne n'aurais jamais osé vouloir la changer. Elle se froissait très vite dès la moindre adversité.

S'il y a quelque chose que j'aime chez les gens exigeants, c'est qu'ils ne mâchent pas leurs mots. Ils parlent clairement.

Ils demandent qu'on s'occupe d'eux continuellement, ce qui est bon également. C'est grâce à eux si notre société progresse. Sans eux, elle s'endormirait vite sur ses lauriers.

Ils sont tout à fait opposés aux gens dociles, installés et contents, ceux qui sont tellement indifférents que plus rien ne les exaspère. Ils sont blindés comme du Teflon et les problèmes leur coulent dessus comme l'eau sur le dos d'un canard.

Brenda, elle, était tout le contraire. Elle n'était jamais contentable et n'avait pas froid aux yeux. Ses yeux vifs et perçants montraient

une grande intelligence. En plus, elle avait beaucoup de vocabulaire et une présence d'esprit incomparable.

Elle m'appelait de temps à autre. Chaque fois, je savais qu'il y avait un nouveau mur qu'elle voulait faire reculer ou une porte à défoncer ; c'était immanquable.

[56]

— Je t'appelle parce que mon médecin vient de me trouver une nouvelle maladie : l'arthrite inflammatoire, me dit-elle un jour. Les médicaments coûtent cher et le gouvernement ne veut pas m'aider.

Je sentis immédiatement l'ampleur du scénario : c'était à coup sûr une nouvelle bataille qui se dessinait.

Je ne crains pas les batailles en autant qu'elles soit respectueuses des autres, mais souvent, avec les personnes agressives, il y a des débordements et cela me rend mal à l'aise.

Dans un sens, je veux être solidaire, mais d'un autre côté, je n'aime pas qu'on m'embarque dans des croisades féroces où les coups bas sont permis.

Je ne savais trop comment réagir face à ce nouvel emportement de Brenda, précisément parce que je la connaissais trop bien.

Sur la place publique, elle me plaçait à ses côtés et me présentait comme son allié. C'était vrai en partie, mais pas totalement. Avec elle, il n'y avait pas de nuances car elle était excentrique en tout. Je sentais que je marchais sur des œufs.

— Il faut qu'on rentre dedans à cent milles à l'heure, me dit-elle dans son langage imagé et fortement revendicateur. Le gouvernement est obligé de payer mes médicaments, il n'a pas le choix.

Ses intentions ne m'effrayaient pas, au contraire, je les approuvais, mais son langage me faisait peur car il dépassait souvent sa pensée, et certainement la mienne.

— Je crois que tu devrais commencer par obtenir de ta pharmacie une estimation des coûts et faire ensuite une réclamation officielle pour qu'ils soient payés, lui dis-je. Ensuite, selon la réponse que tu recevras, on verra.

[57]

Mais ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit-on. Elle était très empressée et voulait une réponse définitive la même journée, ce qui est pratiquement impossible avec le gouvernement.

— C'est le temps de le mettre à sa place, me dit-elle, en parlant du gouvernement, toujours sur un ton très belliqueux. Ça fait longtemps assez qu'il écrase le peuple.

Il y avait certes beaucoup de vrai dans ce qu'elle disait, mais comment mettre un gouvernement à sa place et l'arrêter d'écraser le peuple ; là est la question.

— Je connais plein de gens qui ont tout ce qu'ils veulent du gouvernement et ils n'ont pas un dixième de mes maladies, ajouta-t-elle, exaspérée.

— C'est peut-être vrai, mais attardons-nous sur ton cas personnel, on ira plus loin, lui recommandai-je, non pas pour la contredire, mais sachant comment les fonctionnaires détestent qu'on fasse des comparaisons.

C'est ainsi qu'à chaque fois, je réussissais à la calmer. D'abord, elle rugissait comme une tigresse, puis elle modérait ses transports pour devenir plus conciliante à la fin de la conversation.

Il y avait certes chez elle ses maladies et ses besoins de services, mais elle avait aussi ses traits de caractère qui l'amenaient à pousser très loin, parfois beaucoup trop, sans jamais tempérer.



Parce que les nuances n'étaient pas son fort, cela lui donnait l'air d'une extrémiste. Les fonctionnaires la fuyaient, ce qui ne faisait qu'empirer les choses.

Comme on le sait, en canalisant la colère vers des démarches concrètes et des actions positives, on peut faire avancer les causes, et [58] c'est ce que j'essayais de faire avec elle, avec plus ou moins de succès, je l'avoue.

Elle sera toujours celle qui talonne et qui fait reculer les limites, pour le bien de tous, finalement. Il lui faut, cependant, quelqu'un qui soit capable d'appliquer les freins quand elle exagère. Chaque fois, c'est un grand défi à relever et les freins, comme la patience, viennent à s'user.

[59]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 15

---

### UN MYSTÈRE À ÉCLAIRCIR

*Les esprits frêles ont eux aussi  
le droit de savoir.*

[Retour à la table des matières](#)

Hubert était son vrai nom, mais tout le monde l'appelait « Hubare », sans doute parce que lui-même se prénommaient ainsi.

Il avait des idées fixes et quand il adoptait une ligne de pensée, il n'en dérogeait plus, ce qui le rendait un peu simplet, mais sans malice et sans défense.

Il marchait toujours dans les mêmes traces et fumait continuellement, même en se rasant, le matin. Il buvait aussi beaucoup de café, l'un après l'autre.

— Est-ce que je parais bien dans ma chemise à carreaux? me demanda-t-il un jour. Je l'ai mise parce que je venais te voir.

Je ne savais trop comment prendre sa remarque. Était-ce parce qu'il y voyait une grande occasion ou parce qu'il avait une idée derrière la tête?

En un sens, il était comme tant d'autres qui ne savent pas lire, mais qui font preuve d'une grande ingéniosité. Ce qu'il avait de particulier, lui, c'est qu'il n'avait pas la langue dans sa poche.

— J'ai une barre dans l'estomac depuis quelques mois, me dit-il. Je prends des pastilles, mais ça ne passe pas.

[60]

C'était sa façon d'entrer en matière. Je voyais bien, juste par sa mine, qu'il était préoccupé.

— Qu'est-ce qui t'arrive, lui dis-je pour qu'il aborde le sujet.

— Vois-tu, dit-il, on a trouvé mon père mort devant sa porte, l'hiver dernier. Il était mort gelé.

— Quelle triste affaire! lui répondis-je pour lui exprimer ma sympathie, ayant hâte de savoir la vraie raison de sa visite.

— On a fait venir la police, mais il n'y a pas eu d'enquête. Parce que mon père buvait, on a conclu qu'il était mort soûl avant de pouvoir entrer chez lui.

— Tu aurais pu porter plainte au chef de police, lui dis-je en voulant lui montrer qu'il ne fallait pas baisser les bras pour autant. Mais pourquoi insistes-tu pour avoir une enquête?

— Quand je suis allé identifier mon père à la morgue, j'ai vu qu'il portait des marques de violence. J'ai appelé les policiers pour dire qu'il fallait une enquête, mais on m'a répondu qu'il n'y avait rien à faire et que je devais arrêter de les tanner.

Je voyais bien qu'on s'était empressé de fermer les yeux sur sa plainte. On se disait qu'un simplet n'insisterait pas et que, de toute façon, ce n'était là qu'un autre cas banal d'un vulgaire ivrogne.

C'était bien mal connaître Hubare, car ses idées fixes faisaient qu'il n'était pas sur le point d'abandonner. Quand il tenait le morceau, il ne le lâchait plus.

Je redoutais moi-même de faire affaire avec lui car c'était s'aventurer en terrain glissant. Il aurait été du genre à déformer mes propos, involontairement bien sûr, et ainsi me mettre dans de mauvais draps. [61] Mais comme toujours, il fallait que l'intérêt de la justice passe avant mes caprices personnels.

— Je peux t'aider à écrire au ministre de la Justice, si tu veux, lui dis-je comme pour mettre cette patate chaude dans l'assiette d'un autre.

Le ministre lui envoya une lettre laconique disant qu'il n'était pas là pour donner des conseils juridiques et qu'il serait mieux de consulter un avocat.

L'avocat qu'il consulta était malhonnête. Il lui dit au téléphone que la consultation coûterait un certain montant, mais la facture, en réalité, fut plus élevée.

Hubare revint me voir avec ce nouveau problème qui s'ajoutait au premier.

L'avocat, au téléphone, démentit le tout en disant qu'Hubare avait mal compris. Puisqu'il n'y avait aucune entente écrite par rapport aux honoraires et que l'avocat était le plus fort, c'est lui qui eut raison et Hubare fut bien obligé de le payer.

L'affaire au sujet de l'enquête s'est tout de même bien soldée puisque le Commissaire des plaintes du public contre la GRC s'en est mêlé et il trouva une solution satisfaisante pour Hubare, sans noircir la police pour autant.

Je me suis interrogé longtemps, par la suite, à savoir si le droit de savoir, qui est bon pour les gens en général, ne s'applique pas aussi à des gens comme Hubare qui, tout en étant faibles d'esprit, ont besoin eux aussi d'avoir des réponses à leurs questions.

[62]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 16

---

### UN PROCÈS JUSTE ET ÉQUITABLE

*Le bon droit a souvent besoin  
d'un service social.*

[Retour à la table des matières](#)

Rémi avait une déficience légère et sa limitation l'empêchait de se débrouiller seul dans la vie, mais elle ne l'empêchait pas d'avoir des sentiments, comme nous tous. Il était même un gars très sensible, et attachant par-dessus le marché.

À cause de sa déficience, il pouvait difficilement maîtriser son tempérament fougueux et il lui arrivait de faire des scènes en public.

Quand il est venu me voir pour un coup de main, j'ai accepté tout de suite, sans me douter le moindrement de ce qui m'attendait.

Voyez-vous, les gens qui ont une déficience sont souvent mis à l'écart parce que les rapports avec eux sont difficiles. Il arrive souvent qu'ils interprètent mal nos propos ou qu'ils les déforment, ou bien qu'ils nous fassent dire des choses sordides, et qu'ensuite il faille s'en défendre.

Cela ne m'empêche jamais, cependant, d'aller vers eux quand ils ont besoin de services. Je considère que c'est mon devoir de les servir, comme travailleur social.

S'il m'avait dit à prime abord qu'il avait subi une agression sexuelle, j'aurais sans doute été réticent à m'embarquer, mais je ne l'ai su que lors de notre première rencontre.

[63]

Il m'a tout dit et je l'ai écouté religieusement, mais comment savoir s'il me disait vraiment tout parce que je voyais bien que sa mémoire faisait défaut. Après tout, les événements remontaient à plusieurs années...

Je n'étais pas là pour remplacer son avocat. Je me voyais comme un conseiller qui guide et qui soutient, mais il s'attendait à plus que cela de moi : il aurait voulu que je devienne son ami.

Plus je lui parlais, plus je sentais que je me calais. Il me voyait de plus en plus comme celui qui allait le défendre et plaider sa cause.

Je savais que les nuances et les subtilités échappent aux personnes qui ont une déficience et qu'il faut redoubler de prudence quand on leur parle, mais cela n'était pas une raison pour que je le laisse tomber.

Au fil des rencontres, je voyais bien que le lien entre nous devenait plus solide, trop solide pour que je sois confortable. J'étais pour lui sa planche de salut, celui qui allait plaider et gagner sa cause.

— Rémi, je ne suis pas ton avocat, vois-tu. Je suis simplement quelqu'un qui t'écoute, qui t'informe et qui te donne des conseils. Lors du procès, ajoutai-je, un avocat sera là pour te défendre.

Il ne saisissait pas la nuance et je le sentais bien. Je voyais venir les difficultés, mais je ne pouvais le désertier, lui qui me faisait tellement confiance.

J'ai essayé de lui expliquer les rouages du système judiciaire, mais je voyais qu'il ne pouvait me suivre. Même mes petits croquis n'aidèrent pas.

J'ai eu dès lors le pressentiment qu'il allait perdre sa cause parce que sa compréhension était limitée et puis, il avait trop de trous de mémoire. Il fallait donc que le je prépare au pire.

[64]

— Rémi, tout peut t'arriver, lui dis-je. Ton agresseur aura un avocat qui va tout faire pour lui sauver la peau. Le juge devra trancher. Ne sois pas surpris s'il ne te donne pas raison.

Les personnes déficientes sont cupides, comme bien d'autres. Rémi s'était fait à l'idée d'avoir une compensation et déjà, il prévoyait faire des achats intéressants.

Comme on le sait, il est difficile d'amener les gens à être réalistes sans les décevoir et sans leur enlever l'espoir. Je me croisais les doigts en espérant que tout irait bien, mais je devais tout de même le préparer à l'éventualité d'un échec.

— Même si ton agresseur gagne, tu n'auras pas perdu, lui dis-je. Tu auras tout fait pour te défendre, tu auras expliqué publiquement ce qu'il t'a fait et lui, il devra vivre ensuite avec la honte.

J'avais de la misère à lui dire que le système est juste quand je pensais aux mille et une astuces que les avocats utilisent pour déjouer le système et gagner la cause de leurs clients. Les causes sont tellement plus faciles à plaider quand les victimes sont des personnes sans défense.

Évidemment, je ne pouvais faire avec lui ce genre d'analyse et pourtant, il fallait que je le l'aide à garder son moral jusqu'au bout. Je continuais à être tiraillé par la difficulté de laisser planer un espoir tout en demeurant réaliste.

— Tu vas m'accompagner à la cour, n'est-ce pas? me dit-il d'un air inquiet en craignant que je le laisse tomber à la dernière minute.

— Oui, c'est sûr, lui dis-je, mais je ne ferai que m'asseoir près de toi. Je ne pourrai parler pour toi. Tu devras répondre toi-même aux questions qui te seront posées.

[65]

Il aurait tellement souhaité que je prenne les choses en main et que ce soit lui qui s'assoie près de moi...

Mon cœur battait peut-être plus fort que le sien le jour du procès. Je sentais une lourde responsabilité sur mes épaules parce qu'il me faisait trop confiance. Il était sûr de gagner. Je savais aussi qu'il aurait le moral à terre à la sortie du procès et que j'aurais ensuite à le reconforter.

Le procès s'est dénoué tel que je l'anticipais. Le juge conclut qu'il n'était pas pleinement convaincu de la culpabilité de l'agresseur puisque Rémi s'était contredit dans son témoignage.

Rémi ne comprenait pas le verdict. Il ne savait pas s'il avait gagné ou non. C'était à moi de le lui expliquer parce que l'avocat de service avait déjà déguerpi.

— Viens, on va aller dans cette pièce, là-bas, lui dis-je. Je vais t'expliquer ce que le juge a dit.

Déjà, il voyait par mon air attristé qu'il avait perdu. Il pouvait plus facilement lire ma mine qu'interpréter les propos du juge.

La rencontre se fit dans les larmes, naturellement. Ce ne sont pas les failles du système ou l'incapacité de son avocat à plaider sa cause habilement qui lui causèrent le plus de chagrin. Je crois plutôt que c'était le fait que son rêve de toucher de l'argent s'était évaporé.

Chaque fois que je repense à Rémi, je me dis qu'il doit y avoir un meilleur système de justice pour ceux qui, comme lui, sont maladroits en cour, mais qui cherchent néanmoins une juste réparation pour les torts qu'ils ont subis.



[11]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 17

---

### CATHERINE, LA CANDIDE

*Un message peut être clair pour l'un,  
flou pour l'autre.*

[Retour à la table des matières](#)

Catherine était une femme douce de caractère et attentive. Une femme avec qui l'on aime causer parce qu'elle est tout à vous.

C'est pourquoi quand elle m'a demandé de me rencontrer au sujet de ses problèmes avec les fonctionnaires, je n'ai pas hésité un seul instant à la recevoir.

Tous les gens ne sont pas plaisants comme elle. Elle vous regarde avec ses grands yeux bruns, sans bouger, buvant chacune de vos paroles. Par son regard perçant, elle donne l'impression de lire dans les pensées.

C'est le genre de personne qui est tellement à l'écoute que cela vous apeure. Vous craignez de dire un mot de trop parce que chaque parole s'imprègne comme dans de la cire molle.

Qu'elle en avait gros sur le cœur le jour où elle m'a rencontré! Elle qui était si tendre, elle se faisait marcher sur les pieds par les fonctionnaires qui profitaient de sa bonhomie.

Elle n'osait pas rouspéter, refoulant tout en elle. À force d'encaisser, elle n'en pouvait plus et il fallait bien qu'elle se libère de ce qui lui pesait sur le cœur. C'est pourquoi elle était venue me voir.

[67]

Incapable de se défendre, elle me regardait, laissant discrètement tomber des larmes. Je voyais bien qu'elle se sentait impuissante face à un système froid et irrespectueux.

— Vous ne pouvez pas vivre tout cela sans rien dire ni faire, lui dis-je. Après tout, vous avez votre dignité de citoyenne à préserver.

Je voyais bien que je l'avais touchée. Elle se rapprocha de moi pour mieux entendre, elle qui était déjà tellement à l'écoute.

J'ai pensé poursuivre dans la même veine. Je sentais que j'avais frappé la tête du clou.

— Voyez-vous, préserver sa dignité est important parce que c'est ainsi que l'on vit pleinement sa condition humaine. Personne n'a le droit de nous l'enlever.

Elle hochait la tête de façon affirmative après chaque mot, me montrant par là qu'elle acquiesçait totalement et que je la rejoignais dans la souffrance qu'elle vivait.

Des personnes comme elle m'aident beaucoup comme dans ma profession de travailleur social. Elles pavent la voie, contrairement à d'autres avec qui le dialogue est si difficile.

Je ne peux pas dire qu'elle dialoguait puisqu'elle ne disait pas un seul mot, mais son corps parlait plus fort que sa bouche. Elle avait le don de me montrer que ce que je lui disais était sensé et lui convenait parfaitement.

— Les fonctionnaires doivent faire leur travail, c'est vrai, mais ils doivent vous parler respectueusement, lui dis-je. Ils ont leur dignité,

vous avez la vôtre, et peu importe ce qu'ils ont à vous dire, ils doivent le dire poliment.

[68]

Je revois encore son visage s'illuminer. Une telle réaction me donne chaque fois l'impression que j'ai trouvé les mots justes. Cela ne fait que gonfler mon ego.

— Vous êtes là aujourd'hui et je suis en train de vous parler. Nous sommes deux êtres humains en relation l'un avec l'autre et chacun doit respecter l'autre. C'est ça la dignité, lui dis-je, tout fier d'avoir pu aller au fond des choses.

Elle me fixait toujours, sans avoir la moindre minute d'inattention. Il aurait été difficile de trouver une personne plus concentrée qu'elle, buvant chacune de mes paroles.

Je sentais qu'elle était prête à recevoir le bouquet, comme pour couronner tout ce que je lui avais dit.

— N'oubliez pas, Catherine, que les fonctionnaires sont à votre service. Sans vous, ils ne seraient pas là. Si vous sentez qu'ils n'ont pas respecté votre dignité, vous pouvez toujours porter plainte.

Elle sourit. Le message avait bien passé. Au début de notre entretien, elle avait un air triste et inquiet, mais plus maintenant!

Sans le savoir, elle avait réussi à me faire sentir bien dans ma peau, moi qui ai besoin, comme tous les autres, de trouver des moments de gratification dans mon travail.

Il n'y avait plus rien à dire. Je l'avais convaincue. J'avais le sentiment du devoir accompli, quoi. J'avais pris cette dame tout amochée et je lui avais redonné sa dignité.

Elle se leva pour quitter. Je la suivis des yeux. Je voyais qu'elle avait une question. Ce n'était pas celle à laquelle je m'attendais.

— J'ai bien compris tout ce que vous m'avez dit, dit-elle, mais qu'est-ce que vous voulez dire par ce mot-là, « dignité »?

[69]

Elle ébranla par sa question mon château de cartes. Voilà pourquoi maintenant je ne suis plus sûr de rien avec mes beaux mots.

Depuis mon aventure avec elle, je fais plus attention et j'utilise le mot « honneur » plutôt que « dignité ». On dirait que le message passe mieux, mais de cela, je ne suis pas certain non plus.

[70]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 18

---

# LES TROPHÉES DE CHASSE

*Les gagners ne lâchent jamais.*

[Retour à la table des matières](#)

Jacob avait un nom qui lui convenait bien, d'abord pour son originalité, mais aussi pour sa détermination. Au fil du temps, il avait développé l'art de tendre des pièges, autant au sens propre qu'au figuré.

Il avait toutes les caractéristiques d'un bon chasseur : un dur à cuire au cœur tendre. Il était de petite taille et fourmillait d'imagination. Il n'arrêtait pas d'inventer des moyens pour attraper ses proies.

Le mur de son salon était orné d'une douzaine de trophées de chasse, tous des originaux tués hors saison, bien entendu.

Il avait plus d'un tour dans son sac quand venait le temps de tendre un piège à quelqu'un, surtout quand il s'agissait des fonctionnaires à qui il en voulait à mort. Et puis, avouons-le, il n'était pas toujours blanc comme neige.

Son habileté à attraper le gibier par la supercherie déroutait les fonctionnaires complètement. Il choisissait ses victimes, parfois des fonctionnaires, mais souvent, des ministres.

Sa femme, Roberta, était sa complice et ensemble, ils pouvaient tenir toute une armée de fonctionnaires sur leur garde.

[71]

Le bruit vint à mes oreilles, un jour, que la veille au soir, il y avait eu une chicane dans la maison et que sous le coup de l'émotion, Roberta avait crié à quelqu'un : « Tue-le! » en pointant son fils.

En bon travailleur social, je m'apprêtais à aller lui prodiguer quelques conseils de bienséance, question de lui faire un peu la morale en l'enjoignant de ne plus dire de pareilles choses, ni au sujet de son fils ni de personne d'autre.

Elle me vit venir. Elle ne prit pas de temps à riposter :

— Je n'ai jamais dit de le tuer, mais de l'assommer ou de le tuer, ce n'est pas pareil, répondit-elle.

J'ai quitté bredouille. À la façon de son mari, elle avait encore une fois réussi habilement à se sortir du borbier. En un clin d'œil, grâce à une présence d'esprit remarquable, elle avait réussi à trouver le bon argument pour se justifier.

J'aimais beaucoup Jacob, même si je ne partageais pas sa façon d'agir qui frôlait souvent l'illégalité.

Un jour, il me demanda d'écrire pour lui une lettre au ministre de la Justice. Il se plaignait que la police avait confisqué ses fusils de chasse, un soir qu'il y avait eu du grabuge à la maison.

— Tu lui diras que je veux ravoir mes fusils, et vite, car la saison de chasse ouvrira bientôt. Tu finiras en disant que s'il ne me les remet pas, j'irai en voler d'autres.

C'est le genre de demande qu'il me faisait. Il me mettait toujours dans le pétrin. Je voulais bien lui rendre service et transmettre ses propos aussi fidèlement que possible, mais j'hésitais à embarquer dans ses manigances, et cela me déchirait.

[72]

Je n'étais jamais sûr à quel point les destinataires des lettres allaient pouvoir faire la part des choses, entre ce qu'il m'avait ordonné d'écrire – presque à la pointe du fusil, et ce que j'avais ajouté de mon cru.

Je crois que c'est son ingéniosité qui m'accrochait le plus. En fait, elle me séduisait. Je voyais en lui un homme extrêmement futé, capable de rivaliser avec les pires bureaucrates par ses menaces, parfois voilées, et parfois non.

Je ne saurai jamais pourquoi il s'était attaché autant à moi. Était-ce parce que je lui rendais service ou par pur désintéressement, tout simplement parce qu'il me trouvait habile à plaider les causes perdues ?

Je ne m'attardais pas à le découvrir, me mettant volontiers à sa disposition quand il était en panne, comme je le faisais avec les autres. J'essayais toujours de regarder plus loin que la surface et de voir s'il n'y avait pas une cause importante à défendre. Souvent, cependant, j'avais beau gratter, je n'en voyais pas.

Il se peut qu'au fond, j'avais peur qu'il me tende les mêmes pièges qu'il tendait aux autres. Dans ce sens, je préférais me ranger de son côté plutôt que de me retrouver dans ses griffes.

Un jour, il voulut ravoir son permis de chasse au castor qu'il avait perdu pour avoir pratiqué la chasse illégalement. Il invoquait que sans ce gagne-pain, il serait obligé de recourir à l'aide sociale. Encore une autre menace à peine voilée destinée à mettre le gouvernement dans l'embarras! Croyez-le ou non, il finit encore une fois par obtenir gain de cause.

Ses ruses, en effet, surpassaient de loin les plus belles stratégies des doreurs d'images du gouvernement. Les fonctionnaires devaient se lever tôt pour avoir raison sur lui.

[73]

À la fin de sa vie, il me fit venir à ses côtés. J'étais sûr qu'il voulait me remercier pour les nombreuses fois où je l'avais dépanné gratuitement, mais non.

D'une voix presque éteinte, il me demanda d'écrire une autre sainte lettre au gouvernement pour obtenir une nouvelle faveur : des réparations sur sa maison.

— Tu diras au ministre que s'il ne m'accorde pas l'argent que je lui demande, je brûlerai ma maison et il sera ensuite obligé de me trouver une place dans un logement public, me dit-il en râlant.

Voilà la preuve que l'on ne peut jamais gagner avec un chasseur aguerri.



[74]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 19

---

### LE MARCHAND AMBULANT

*Parfois un malheur peut nous débarrasser  
d'un fardeau.*

[Retour à la table des matières](#)

Yvon était bien particulier. Avec un nom comme le sien, et à le voir aller, on l'aurait facilement cru au devant de ses affaires, mais ce n'était pas le cas.

Il avait, en effet, un terrible handicap. Il était trop gêné pour sortir magasiner, ce qui faisait en sorte que le magasin venait à lui.

C'est une façon de parler, naturellement. Chaque mois, un colporteur se présentait chez lui avec ses produits et il achetait ce dont il avait besoin, en payant le gros prix, évidemment.

Quand il ne pouvait payer, il achetait à crédit. C'est le colporteur qui tenait les comptes, sans lui faire de copie ni lui dévoiler ses taux d'intérêt, parfois même en gardant tout dans sa tête.

Un bon jour, le colporteur exigea d'être payé et Yvon, qui était sans le sou, lui fit un chèque sans fonds. Le marchand ambulant intenta alors une poursuite contre lui.

Or, l'hiver était venu et Yvon n'avait aucun vêtement d'hiver. Il s'était mis à porter dans la maison son habit de motoneige jour et nuit puisqu'il n'avait rien d'autre pour se vêtir.

Il lui arrivait parfois de penser qu'il serait mieux logé en prison parce qu'au moins il y serait au chaud.

[75]

Le jour où il dut se présenter en cour, il crut faire un bon coup en empruntant le complet neuf de son voisin.

— Après tout, me dit-il, je ne peux pas me présenter devant le juge en habit de motoneige. Il fait toujours chaud à mourir dans les salles de cour.

— Pourvu que tu répondes bien aux questions, c'est ce qui compte, lui dis-je, sans vouloir m'ingérer dans ses affaires personnelles.

— Je me demande si je dois répondre juste « oui » ou « non » ou bien tout expliquer au juge ce qui m'est arrivé à partir du début, me dit-il.

Je savais bien à quoi il faisait allusion. Le colporteur était malhonnête et lui faisait payer le double de la valeur de la marchandise. Il lui en voulait, mais d'un autre côté, il était pris dans ses griffes parce qu'il avait trop peur de sortir de chez lui pour aller magasiner. Le colporteur avait donc beau jeu et il l'exploitait.

— Tu devrais répondre aux questions du procureur et de la défense sans sortir du sujet, lui expliquai-je, voulant lui donner un conseil d'ami.

— Penses-tu que je devrais commencer mon histoire du début et vider mon sac? me répéta-t-il.

Voyez-vous, avec lui, il fallait répéter sans cesse, c'était l'un de ses problèmes. Il ne pouvait rien assimiler, il n'avait ni mémoire ni aucun jugement.

Il avait aussi toutes sortes de peurs qui l'habitaient. Il avait entendu dire qu'un jour, quelqu'un avait mis les vêtements d'un autre et qu'il était décédé peu après. Il s'imaginait que la même chose allait lui arriver.

[76]

Le jour où il comparut, le fait qu'il portait l'habit de son voisin l'énervait plus que le procès, mais personne ne s'en doutait.

— Vous êtes coupable de fraude, dit le juge. Je vous condamne à 250 \$ d'amende.

— Mais monsieur le juge, lui répondit-il, je n'ai pas les moyens de payer, je n'ai même pas assez d'argent pour vivre.

— Je ne vous crois pas, répliqua le juge d'un ton sec. Avec le complet que vous portez, vous devriez être en moyens.

— Ce n'est pas le mien, dit Yvon, réalisant alors qu'il aurait été mieux de se présenter en cour simplement en habit de motoneige.

— Ne me dites pas que vous l'avez volé, cria le juge, ça serait le comble! L'affaire est classée. Je ne veux plus vous entendre. Je vous aurais condamné à la prison, mais elle est pleine à craquer. Vous ferez plutôt du travail communautaire pour une valeur de 250 \$. Suivant !

C'était bien la pire sentence qu'Yvon aurait pu recevoir, lui qui craignait les contacts des gens comme la peste. Il aurait préféré de loin aller purger sa peine en prison, au chaud.

Il dut prendre son mal en patience et passa six mois à faire de menus travaux pour les gens. On le voyait chaque jour sortir de chez lui, l'habit de motoneige sur le dos.

Son aventure, finalement, lui fut profitable puisqu'il apprit, bien malgré lui il faut dire, à surmonter sa peur des foules et à affronter les gens.

Il n'a plus besoin aujourd'hui de faire venir le magasin chez lui, il s'y rend directement. Quand il voit passer le colporteur, il lui fait un pied de nez. Celui-ci rage, non pas tellement à cause de la grimace, mais parce qu'il sait bien qu'il a perdu pour toujours son meilleur client.

[77]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 20

---

### LA BOUTIQUE À TROIS FACES

*Pardonner se conjugue parfois  
au conditionnel.*

[Retour à la table des matières](#)

Lucien, qui était déjà dans la trentaine, ne parlait pas de quitter le domicile de ses parents. Ceux-ci s'inquiétaient de voir qu'il s'attachait à leur queue de chemise indéfiniment.

On aurait dit qu'il n'était pas pressé de partir. Il faut dire que sa mère le gâtait en lui préparant ses mets préférés.

Son père, qui n'osait pas le mettre à la porte, avait tout de même hâte qu'il batte de ses propres ailes. Un jour, il lui dit gentiment :

— Tu n'aurais pas envie de partir à l'aventure et aller découvrir du pays? Tu sais, si tu voulais entreprendre quelque chose, je te donnerais volontiers un coup de main.

Le message était clair et Lucien le saisit au vol. Il n'était pas dupe. Il vit là une perche en or qui lui était tendue. Il n'hésita pas un seul instant à s'en emparer.

— Oui, Papa, j'ai toujours voulu ouvrir une boutique de livres. Tu ne m'aiderais pas à partir en affaires?

— Certainement, lui dit son père. Tu pourras te construire sur mon terrain, à côté de la maison, et tu me rembourseras au fur et à mesure que tu réaliseras des profits. La banque pourra te prêter le reste pour l'achat des livres.

[78]

La proposition, évidemment, plut à Lucien, et quelques mois plus tard, il était en affaires. Il avait sa petite librairie. Il ne faisait pas fortune, mais au moins, il touchait un revenu.

— Merci, Papa, je te le rendrai bien, dit-il un jour à son père. Je célébrerai justement en fin de semaine mon premier anniversaire d'ouverture. J'irai fêter cela avec des amis à Montréal.

Son père ne savait pas de quelle fête il s'agissait. Il s'imaginait que son fils voulait seulement se payer un bon repas arrosé en compagnie de quelques amis, rien de plus.

Hélas ! le pauvre Lucien avait une bien vilaine habitude. Il consommait beaucoup de drogue en cachette, alors que ses parents le croyaient si tranquille!

Notre Lucien fêta un peu trop joyeusement à Montréal. Pour célébrer sa réussite, il paya généreusement la traite à ses amis.

Il revint de Montréal avec une terrible dette de drogue sur les épaules. Ses fournisseurs le menaçaient de lui casser les jambes s'il ne les payait pas rapidement.

Du coup, il prit panique et un bon soir, juste comme ça, il décida de vendre son commerce sans en parler à son père. Ses recettes lui permirent de rembourser ses dettes de drogue, mais elles n'étaient pas suffisantes pour qu'il puisse rembourser son père.

Ses parents furent extrêmement peïnés d'apprendre qu'il avait une dépendance. Ils voyaient bien qu'il était revenu au point de départ, et même plus creux, car il avait maintenant une dette envers son père.

Celui-ci était dans tous ses états. D'un côté, il ne voulait pas perdre l'affection de son fils, mais d'un autre, il réprouvait ses gestes irresponsables qui le mettaient en colère.

[79]

Or, la colère est mauvaise conseillère, selon ce que l'on dit, et donc, il laissa plusieurs jours s'écouler avant d'aborder la chose avec Lucien.

— Je te faisais confiance, lui dit-il, complètement atterré, et je me suis trompé. Si j'avais su que tu étais dans la drogue, je ne t'aurais jamais prêté ni permis de construire ta boutique sur mon terrain.

Lucien était, lui aussi, dans tous ses états. Sa honte était telle qu'il n'osait envisager ses parents. Il se rendait compte qu'il s'était mis dans le pétrin par sa faute. Il cherchait lui aussi un moyen de s'en sortir sans perdre la face.

Un jour, il prit son courage à deux mains et décida de parler à son père, d'homme à homme.

— Papa, dit-il, le cœur gros, j'ai fait une terrible gaffe, je le sais. J'ai tout perdu et je ne sais plus quoi faire pour me sortir du trou. As-tu une idée?

Son père en eut pitié. Il savait que ces choses arrivent dans les meilleures familles. Il en avait vu d'autres et il n'était pas du genre à garder rancune.

— Tu nous as fait beaucoup de peine, à ta mère et moi. Ce n'est pas tellement l'argent que tu me dois, que le déshonneur que tu nous

as causé. Quand les gens nous demandent ce qui se passe, je change de sujet...

— Je m'excuse, Papa, dit Lucien en retenant ses larmes. C'est cette maudite drogue qui m'a conduit jusque là...

— Tu peux t'en sortir avec de l'aide, répliqua son père. Tu sais où aller. Tu peux leur faire confiance, mais ce n'est pas tout, cela ne te redonnera pas ton gagne-pain.

[80]

— Papa, j'avais pensé recommencer à neuf. Quand j'ai vendu, j'ai gardé les livres. Penses-tu que tu pourrais me prêter encore une fois? demanda-t-il à son père, tout penaud.

— J'ai appris que dans la vie, il faut pardonner et c'est ce que je vais faire, mais à une condition.

— Laquelle? s'empressa de s'enquérir Lucien, tout fier d'avoir regagné l'estime et la confiance de son père.

— Tu pourras te rebâtir sur mon terrain, mais cette fois, ta boutique n'aura que trois faces et elle sera collée sur ma maison. De cette façon, tu ne pourras plus la vendre.

Le problème fut réglé, mais Lucien comprenait avec malheur que les gens devineraient facilement le stratagème de son père.

C'est ainsi que se termine l'histoire d'une bêtise humaine qui aurait pu conduire au désastre, si ce n'eut été de la grâce du pardon.

Ainsi en est-il dans les rapports humains. Pardonner béatement et gratuitement n'est pas toujours sage. La personne lucide y rattache parfois des conditions pour que le pardon devienne l'occasion pour l'un de faire la leçon et pour l'autre, d'apprendre.



[81]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 21

---

### LE CENTRE RÉCRÉATIF

*Il faut souvent descendre  
avant de pouvoir monter.*

[Retour à la table des matières](#)

Ola était brillant et ingénieux, mais il détestait les formalités. Il était peu instruit et était surtout fort en paroles.

Il avait, en plus, un autre défaut, son manque de patience. Sa mère était courte. Il fallait faire vite avec lui.

Il était aussi un gros fumeur et quand il se retrouvait sans allumettes, il ne prenait pas le temps de se rendre au magasin. Il allumait sa cigarette au soleil avec ses lunettes.

Comme il avait toujours plein de projets ambitieux en tête, c'est toujours lui que l'on choisissait dans son petit village pour les piloter.

C'est ainsi qu'un jour, il m'approcha. Il était à la recherche de subventions et il avait reçu pour cela un tas de formulaires à remplir.

— On m'a dit de venir te voir pour que tu nous aides avec notre projet communautaire, me dit-il. On sait que tu es le seul à pouvoir nous aider.

Jusque là, il n'y avait rien de particulier, sauf pour la flatterie. J'aurais dû me douter qu'après les fleurs vient le pot ; mais non, je mordis à l'hameçon.

Je lui répondis :

[82]

— D'accord, Ola, mais je te préviens. Cela va demander beaucoup de travail.

— Tu connais moi, me dit-il, dans son langage rudimentaire. Il faut que ça soit simple! On veut convertir l'école abandonnée en centre de loisirs. Ça presse!

Les formulaires qu'il me remit indiquaient bien qu'il fallait que le groupe soit légalement constitué avant de pouvoir obtenir une subvention.

— Vous devez avoir un acte d'incorporation, lui dis-je. Ça prendra deux ou trois rencontres pour y arriver.

— Peux-tu pas faire sans ça? On n'a pas le temps de niaiser avec ça, on veut un permis, et vite! me dit-il.

Juste par son regard, je savais que les choses allaient se corser. Déjà, il ne tenait plus en place quand je lui dis que la première rencontre serait dans deux jours.

J'étais résolu à aller jusqu'au bout avec lui, même si j'anticipais le pire.

La première réunion fut houleuse. Je m'y attendais. Je voyais que l'on trouvait cela fastidieux d'élaborer les statuts.

La dizaine de participants, tous des parrains du projet, étaient polis, mais ils avaient l'idée ailleurs.

Les questions de structure, de pouvoir et de gouvernance ne les intéressaient aucunement.

Ola trépassait d'impatience, mais il n'osait pas le dire. Il était rouge et son front perlait.

[83]

— Je vais prendre ce que vous m'avez dit et faire une ébauche de statuts d'ici la prochaine rencontre qui aura lieu dans trois jours, leur dis-je.

Personne n'osa rouspéter. En fait, ils n'avaient dit mot durant toute la réunion. Ils partirent vite comme l'éclair, me laissant seul avec le concierge.

— Ola m'a dit que tu commences à lui taper sur les nerfs avec tes histoires de statuts, me souffla-t-il à l'oreille.

Il ne me l'aurait pas dit, je l'aurais deviné. Ola n'était même pas venu me saluer avant de quitter la salle, moi qui faisais tout ce travail pour lui gratuitement.

La deuxième rencontre fut pire que la première. Le désintéressement était total pendant que je lisais l'ébauche que j'avais préparée.

— Avez-vous des questions, demandai-je à la fin, en pensant qu'on relèverait peut-être des lacunes ou des incohérences, ici ou là, ou qu'on réclamerait des éclaircissements.

Le seul qui leva la main fut Ola, et ce fut pour me dire :

— C'est quand qu'on va pouvoir vendre de la bière?

Ce jour-là, j'ai appris qu'avec certains groupes, il vaut mieux se mettre à leur diapason, c'est-à-dire baisser la barre, autrement on n'avance pas.

Quand les besoins sont au niveau de la bière, il est inutile de faire dans la dentelle juste pour satisfaire le gouvernement.

La finesse et la délicatesse ont leur place, mais pas dans les réunions où la bière est la principale préoccupation.

[84]

Il vaut mieux alors aller directement au but et parler de ce qui les intéresse, quitte à remplir ensuite les formalités.

J'ai entendu dire qu'Ola avait finalement eu son permis. Chose certaine, il avait un nom prédestiné à mettre le holà à mes trop grandes ambitions et sur ce point, il a bien réussi.

[85]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 22

---

### L'OBSÉDÉ DU TRAVAIL

*Le travailleur acharné  
ne dort jamais la nuit.*

[Retour à la table des matières](#)

Lorenzo, dans sa tête, était bien organisé, peut-être même un peu trop. Son cerveau, très compartimenté, comprenait une série de petites cases. Chaque jour, il divisait son temps minutieusement en s'assurant que chaque case soit bien remplie.

Au fond, ce n'est pas tout à fait vrai. Il ne réussissait pas très bien et c'est pourquoi d'ailleurs il était venu me voir. La case réservée à son travail était bien remplie, sans aucun doute, mais celle destinée à sa vie amoureuse était vide la plupart du temps.

Cela le frustrait beaucoup. Il se demandait comment il pouvait fonctionner si bien au travail et si pauvrement dans sa vie romantique.

— Comment se fait-il que je puisse voir aux moindres détails au travail et qu'une fois à la maison, je sois aussi distrait? me dit-il un jour.

— C'est signe que tu peux bien faire les choses sur certains plans, lui dis-je, mais je vois bien, par ce que tu dis, que ce qui marche au travail ne marche pas à la maison. Tout n'est pas perdu, mais il y a un équilibre à faire, ajoutai-je pour le rassurer.

Il avait beaucoup confiance en moi et il aurait aimé que je trouve une réponse à son problème rapidement, comme lui le faisait au travail, mais dans mon domaine, il faut du temps.

[86]

— Je vois bien que tu te surmènes et que tu manques d'énergie quand tu reviens à la maison, lui dis-je en prenant bien soin de ne pas faire allusion au fait qu'il s'écrasait chaque soir sur le divan, complètement déconnecté.

— Je me lève à cinq heures et je suis le premier arrivé au travail. Je ne quitte jamais avant que tout soit réglé, longtemps après les autres. Mon patron me dit toujours qu'il ne pourrait rien faire sans moi.

— C'est une habitude qui remonte à plusieurs années, je suppose. Penses-tu que c'est ce qu'il y a de mieux? lui demandai-je.

— En tout cas, c'est ce que mon père m'a toujours dit de faire, me répondit-il. Il faut se sacrifier si l'on veut un jour prendre une retraite dorée. Je n'en ai que pour 8 ans, 5 mois et 3 jours avant qu'elle n'arrive.

— Cela peut être long, 8 ans, n'est-ce pas, surtout si tu gardes ce rythme, lui dis-je. Ne crains-tu pas de t'essouffler?

Je voyais qu'il était du genre à se jeter corps et âme dans le travail, ce qui est souvent une fuite quand il y a un déséquilibre quelque part dans la vie personnelle.

— Et ta femme, dans tout cela? Elle doit trouver ça dur, non?

— Eh bien oui, on est au bord de la séparation. Elle ne peut plus en prendre. Elle dit que je m'assois au salon comme une statue après souper et quand elle me parle, je n'entends rien.

— Ce n'est pas plaisant pour elle, c'est sûr. Elle aimerait sans doute pouvoir échanger avec toi, avoir des nouvelles de ta journée, jaser, discuter et rire avec toi.

[87]

— Elle n'a rien de tout ça, me dit-il. Quand elle me parle, je ne l'entends pas. Parfois, je dis « oui », d'autres fois, « non », sans savoir ce qu'elle m'a demandé.

— Vous n'avez donc aucun moment agréable ensemble, aucun loisir? lui demandai-je.

— Ah oui, je m'organise pour lui donner une heure de qualité chaque soir, pendant les nouvelles, mais elle ne l'apprécie pas. Elle en voudrait plus, ajoute-t-il.

— Et si tu essayais de lui donner plus de temps et d'attention? Mais pour ça, il faudrait que tu sois moins absorbé par ton travail, ce qui ne sera pas facile...

Le pauvre, il ne décrochait jamais. Il était comme tant d'autres qui fonctionnent merveilleusement bien au travail, mais qui sont des ratés quand ils sont au repos.

Il n'avait jamais pris de vacances, et quand il s'esquivaient physiquement du travail pendant une journée ou deux, il le gardait dans sa tête, ce qui faisait en sorte qu'il était toujours tendu.

Cette triste histoire m'a beaucoup fait réfléchir. Il se sentait coincé entre son travail et son ménage. En travaillant comme un forcené, il savait bien qu'il mettait son ménage en péril.

Aux dernières nouvelles, le ménage n'a pas tenu le coup. Les pressions sur le couple étaient trop fortes, surtout sur sa femme qui se sentait complètement délaissée. Au fond, ils étaient comme deux étrangers vivant sous le même toit.

Sa femme avait tout le confort que l'on peut imaginer, mais il lui manquait l'affection, la tendresse et le partage, ce qu'elle désirait le plus au monde et qui lui aurait fait beaucoup plus plaisir que l'argent.



[77]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 23

---

### LE POSEUR DE PLACOPLÂTRE

*Se tailler une place sur le chantier de la vie.*

[Retour à la table des matières](#)

Ubold était l'une de ces personnes qui n'ont vraiment pas de chance dans la vie. Chez elles, un malheur n'attend pas l'autre, comme si elles sont prédestinées à être continuellement châtiées.

Non seulement subissait-il des revers, l'un après l'autre, mais il incarnait, à lui seul, le comble de l'infortune.

Un jour, par exemple, il voulut couper du bois pour se chauffer, mais sa hache n'était pas bien affilée. Il l'aiguisa si bien que lorsqu'il voulut s'en servir, il se coupa un doigt.

Il ne s'était pas rendu compte que le taillant était devenu aussi coupant qu'une lame de rasoir. Une fausse manœuvre et oups! son doigt ne tenait plus qu'à un fil.

— Parfois, on fait des fautes qui ne sont pas de notre faute, me dit-il. On ne devrait jamais faire des haches aussi coupantes.

Je n'arrivais pas à décortiquer sa logique, mais il avait sa fierté et je n'osais pas l'embarrasser en lui demandant de s'expliquer, alors je laissai passer tout simplement.

[89]

Il avait été choisi comme juré à un procès à un moment donné et cet honneur lui avait beaucoup plu. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il soulignait avec une grande fierté son statut de juré.

Il était si généreux que je ne pouvais ne pas l'aimer. Il aurait pu tout me donner sans me demander rien en retour.

Il avait aussi cette autre qualité qui était celle d'être intègre. Il n'aurait jamais pris une épingle chez le voisin sans la lui demander. Ce trait, il le tenait de ses parents qui étaient tout comme lui.

Mais ses grandes qualités ne lui donnaient pas un bon jugement pour autant, et souvent, les autres profitaient de sa naïveté.

Il s'était fourré dans la tête de louer un habit de gala pour assister à la remise du diplôme de sa fille quand elle termina son secondaire, alors même qu'il n'avait plus rien à manger. Le commerçant, qui connaissait bien sa situation et qui n'était nullement scrupuleux, l'avait même encouragé à louer l'habit le plus cher possible.

En d'autres mots, il avait tout pour se faire rouler et c'est ce qui lui arrivait effectivement.

Il s'en tirait, cependant, tant bien que mal, jusqu'au jour où il fut embauché par un patron crapuleux.

Il avait pourtant bien été entendu à l'embauche qu'il serait poseur de placoplâtre et qu'il le ferait à salaire, ce qui lui permettrait ensuite de chômer.

La fin de son emploi venue, cependant, le patron indiqua sur son relevé qu'il était un travailleur indépendant puisqu'il avait sa propre voiture, ses échelles et son coffre à outils.

Le pauvre Ubald se débattit contre les fonctionnaires comme le diable dans l'eau bénite, mais comme toujours, c'est son patron, c'est-à-dire [90] le plus fort, qui eut raison de lui. Il fut si aigri par la

tournure des événements qu'il ne se présenta même pas à l'audience quand sa demande d'appel fut traitée.

Les fonctionnaires conclurent qu'il ne s'objectait plus à leur décision ou qu'il n'était pas assez intéressé pour prendre la peine de se faire entendre et sans plus tarder, ils fermèrent son dossier.

— Ne pourrais-tu pas prendre ma cause? me demanda-t-il d'un ton suppliant. Tu sais que je dis la vérité. Mon patron m'avait donné sa parole. Il m'avait dit qu'il m'embauchait à salaire et je me suis fié à lui. Je ne lui ai pas demandé de le mettre par écrit.

Le fond de l'affaire, c'est que le patron n'appréciait pas qu'U bald refuse de se tordre la langue pour parler anglais. Il s'était résolu de prendre sa revanche quand viendrait la fin de son emploi.

Mais comment faire valoir cela devant les fonctionnaires quand ceux-ci ne s'en tiennent qu'à la lettre de la loi? Cela aurait été peine perdue. Ils n'auraient jamais voulu ouvrir cette boîte de Pandore et avouer que la cause avait été mal jugée.

Le malheur ne s'arrêta pas là. Le fait d'être privé d'un revenu de chômage fit en sorte que U bald n'avait plus assez d'argent pour voir à l'entretien de sa maison. Il dut se résoudre à la quitter pour aller vivre ailleurs.

— Je vais prendre une maison à rester dedans en payant tant par mois, me dit-il, avec son vocabulaire extrêmement limité. Elle ne sera pas à moi, tu comprends ce que je veux dire.

Voulant gagner un peu de sous, il loua son ancien taudis à un autre qui était encore plus pauvre que lui, mais les fonctionnaires le guettaient et l'attrapèrent.

[91]

— Vous avez triché, lui dirent-ils. Vous avez touché un revenu sans nous le dire. Vous serez obligé de tout rembourser et vous perdez votre droit à l'aide sociale.

Il fut bien obligé de se mettre à quêter car il n'avait plus assez pour vivre. Il aurait fallu qu'il donne un gros coup de barre pour faire renverser la vapeur, mais il se résigna à faire avec moins, lui qui avait déjà si peu.

Cette histoire illustre le fait que dans la société, les gens qui ont une limitation sont souvent traités en citoyens de seconde classe. Ils peuvent plus facilement se tailler un doigt que se tailler une place, et se faire réduire au silence que se faire entendre.

[92]

**DRÔLEMENT COCASSE.**

Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 24

---

### BONBONS ET GOMME ROSE

*L'engagement personnel  
comble plus que l'opulence.*

[Retour à la table des matières](#)

Gilles était un bon gars, gentil comme tout, affable et généreux. Il avait toujours le cœur sur la main. Son entregent et sa capacité de rejoindre les gens, surtout les jeunes, étaient remarquables.

Je l'avais rencontré un jour alors qu'il travaillait dans une maison des jeunes comme animateur.

Bon Dieu qu'il était frustré! Sans ressources adéquates, des heures de travail épouvantables, peu de salaire et beaucoup de responsabilité, c'est ainsi qu'il décrivait son genre de travail.

Trouver quelqu'un plus dévoué que lui aurait été difficile. Il avait un cœur d'or, plus que la moyenne des gens. Cela explique pourquoi il était devenu irremplaçable.

Tous ceux qui le voyaient se démener comme un beau diable se disaient qu'il n'en aurait pas pour longtemps, qu'il était en train de se brûler au travail. Lui-même essayait de se persuader qu'il était temps qu'il se trouve un autre emploi.

Mais son sens de l'engagement était fort et chaque fois qu'il envisageait de quitter, il avait le cœur gros et décidait de rester encore un peu.

[93]

Rien n'aurait changé si ce n'est qu'un jour, une compagnie américaine lui proposa un emploi alléchant comme vendeur de bonbons à trous et de gomme à mâcher.

— Vous aurez le gros salaire, l'auto fournie, des vacances annuelles payées à Hawaï, une pension généreuse, et surtout... vous n'aurez plus de tracas, lui a-t-on dit. Finis les jeunes et leurs mille misères! Les bonbons et la gomme ne vous donneront aucun souci!

Lui qui souhaitait tellement se libérer de tous les problèmes humains qui l'accablaient et qui le privaient d'une belle vie! C'était là de la musique à ses oreilles.

— Laissez-moi y réfléchir, dit-il. Je vous donnerai réponse demain.

Mais dans sa tête, il avait déjà le pied dans la porte. Une offre alléchante comme celle-là ne se refuse pas!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà que dès le lendemain, notre Gilles se met sur la route à vendre des bonbons et de la gomme rose.

Ce n'est pas sans peine qu'il fit ses adieux à la maison des jeunes, mais le rêve de changer de vie et de goûter au bonheur l'emporta sur sa peine. Les larmes qui coulaient sur ses joues ont vite été essuyées par l'odeur de l'argent et le rêve d'une retraite somptueuse.

Je l'ai rencontré six mois après le début de son nouvel emploi. Heureux comme un pape! Il m'expliquait la chance inouïe qu'il avait eue et le travail pénible et difficile dont il était enfin libéré.

Les années ont passé. Je ne l'ai plus revu et j'étais sans nouvelles de lui.

Un jour, je le rencontre tout à fait par hasard sur la rue. Il me donna l'impression de quelqu'un qui s'affairait au travail. J'étais étonné car je [94] le pensais toujours commis-voyageur... ou bien à se faire dorer la couenne en vacances!

— Tiens, tiens, Gilles! Que fais-tu ici? lui dis-je. J'imagine que tu es toujours aux petits oiseaux dans ton nouvel emploi!

— J'étais heureux au début, me répondit-il, mais les choses se sont gâtées. Sais-tu où je travaille actuellement?

— Non, je n'en ai aucune idée.

— Crois-le ou non, je suis revenu à la maison des jeunes!

— As-tu perdu la tête? Toi qui avais un emploi rêvé à faire un petit travail de rien!

— J'ai bien pensé à mon affaire. J'avais tout : l'argent, la vie facile, les vacances payées... mais je n'avais plus de raison de me lever le matin. Mon seul but était de vendre le plus de friandises possible durant la journée pour cumuler des congés. Je pensais souvent aux jeunes en difficulté que j'avais quittés. Ils étaient tout pour moi ; ma raison de vivre, quoi! J'ai pesé le tout : d'un côté les avantages pécuniaires, de l'autre, l'immense satisfaction que me donnait le travail auprès des jeunes. Ma décision a été facile.

Je n'avais plus rien à lui dire. Ceux qui s'engagent corps et âme à résoudre les problèmes humains, surtout chez les jeunes, ont du mal ensuite à vendre des bonbons et de la gomme à mâcher.

[95]

**DRÔLEMENT COCASSE.**

Un travailleur social se raconte.

## Chapitre 25

---

### LE COMPTABLE NON AGRÉÉ

*Le naturel des gens ordinaires  
revient toujours au galop.*

[Retour à la table des matières](#)

Patrice était un original, mais j'aime bien les originaux parce qu'ils sont comme une boîte à surprises. On ne sait jamais à quoi s'attendre avec eux.

Je ne m'attendais pas, un jour, de le voir armé d'une machette quand je suis allé le visiter chez lui. Pour une surprise, c'en était une vraie!

— Patrice, que fais-tu avec une machette, pour l'amour du Ciel! lui dis-je, complètement ébahi.

— Ah, monsieur Snow, c'est juste pour émonder mes arbres, me dit-il. Parfois, je me lève la nuit et je fais le tour de ma cour et je coupe ici et là les branches qui traînent.



Je savais bien qu'il y avait une explication plus plausible que celle-là. C'était toujours comme cela avec lui. Il avait une grande présence d'esprit et il fabriquait facilement des alibis quand il était coincé.

Ce que j'ai su plus tard, c'est qu'il s'était muni d'une machette pour effrayer ceux qui venaient rôder autour de sa maison, la nuit. Apparemment que la stratégie en avait dissuadé plus d'un de venir le visiter !

Ses petites menteries ne m'importunaient pas. J'en voyais d'autres, bien plus graves, à des niveaux plus élevés.

[96]

La vraie raison pour laquelle je m'étais rendu chez lui, ce jour-là, c'était pour tenter de l'intéresser au marché du travail. Une mission difficile quand une personne est rendue à 50 ans et qu'elle n'a pas encore eu la chance de travailler!

— Je viens te proposer quelque chose d'intéressant, lui dis-je. Asseyons-nous avec ta femme pour qu'on puisse en discuter.

Il était loin de se douter que j'allais lui parler du travail, un monde qui lui était parfaitement étranger.

— Vois-tu, je lui dis en faisant venir les choses de loin, on cherche des gars pour travailler à un projet de création d'emploi et tout de suite, j'ai pensé à toi, ça t'intéresse?

— Comment je m'y rendrais? me dit-il. Vous savez bien que je n'ai pas de moyen de transport.

— Ce n'est pas un problème, lui dis-je pour le rassurer. Il y aura une fourgonnette qui passera te prendre chaque matin à 8 h et te ramènera à 17 h.

Après lui avoir expliqué de long en large en quoi consistait le projet, il se tourna vers sa femme.

— Que penses-tu de ça, Délima? Il dit que je pourrais aller travailler, qu'on viendrait me chercher, que je ferais quelque chose le jour, et qu'on me ramènerait le soir.

Délima, qui jusque là avait suivi religieusement le fil de la conversation, lui répond candidement :

— Pourquoi pas? J'ai entendu dire que cela se fait... Il y a du monde qui se lèvent le matin et qui vont travailler et qui reviennent le soir. Tu pourrais peut-être essayer ça, t'as rien à perdre !

[97]

Même si je m'attendais à tout comme réaction, je dois dire que ces propos m'ont apparu comme le monde à l'envers, comme si le travail était devenu tout à coup l'exception plutôt que la règle.

Peu importe, aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà notre Patrice embauché, prêt à commencer à travailler le jour suivant.

Je n'étais pas, cependant, au bout de mes peines. Le gouvernement versait les fonds, mais il fallait trouver parmi les employés un teneur de livres et c'est Patrice qui avait le plus d'instruction.

— Je t'offre de faire la tenue de livres, lui dis-je. Comme ça, tu n'auras pas à sortir du bureau. Je serai là pour t'épauler quand tu seras mal pris.

Il trouva la proposition intéressante, mais hasardeuse, puisqu'il n'avait jamais fait cela auparavant, mais il me fit confiance. C'est ainsi qu'il se mit à l'œuvre, se débrouillant seul du mieux qu'il le pouvait, car j'étais souvent occupé à autre chose.

Un jour, je reçus l'appel d'un haut fonctionnaire, un peu trop zélé à mon goût, qui essaya de faire son frais en me disant qu'il avait découvert quelques irrégularités dans la tenue de livres de Patrice.

— C'est quoi, ces montants de un ou deux dollars qu'il a prélevés de la dernière paie? Mettrait-il cet argent dans ses poches par hasard ? me dit-il en jouant à l'inspecteur futé.

— Un instant, lui dis-je, sans lui laisser la chance d'aller plus loin. C'est un projet communautaire et nous avons choisi comme teneur de livres celui qui est le plus instruit, et puis, il est intègre, je le connais. Dans les circonstances, on fait ce qu'on peut.

Vérification faite auprès de Patrice, j'appris que les employés s'étaient concertés pour qu'il prélève de leur paie quelques dollars pour faire [98] un don à l'un d'entre eux dont la maison avait été rasée par un incendie.

Le problème fut vite réglé. Le fonctionnaire dut apprendre à mettre ses théories de côté et composer avec les aléas des groupes communautaires.

Il faut user de beaucoup de souplesse quand on traite avec les gens ordinaires. Le fait qu'ils aient le cœur sur la main quand l'un d'eux est éprouvé n'est qu'un aspect de leur culture, empreinte d'une grande sensibilité.

[99]

**DRÔLEMENT COCASSE.**  
Un travailleur social se raconte.

## ÉPILOGUE

[Retour à la table des matières](#)

Le travailleur social qui se raconte dans ce livre ne fait aucune place à la complaisance et à l'apitoiement. Il joue plutôt la carte de l'autodérision pour montrer que ce n'est pas parce qu'un individu porte le chapeau d'intervenant qu'il peut jouer la grosse tête. Il doit composer avec ses propres travers, alors même qu'il essaie d'enrayer ceux des autres.

Dans ses contacts avec les gens, il est parfois acteur, parfois spectateur. Quand il est acteur, il partage la scène avec d'autres qui sont souvent plus habiles que lui. À certains moments, cependant, il compte de bons coups et c'est grâce à lui si les gens qu'il aide se tirent d'affaire.

En étalant ouvertement ses failles et ses maladresses par le biais de l'humour, il présente une vision plus modeste du rôle d'intervenant que celui que l'on décrit communément dans les écrits savants. En d'autres mots, il fait preuve d'authenticité.

On voit à travers les récits que les règles de l'État sont souvent défavorables au bonheur humain, ce qui est paradoxal, car de par sa mission, il a le devoir de promouvoir le bien-être individuel et collectif.

En proposant des solutions simplistes à des problèmes complexes et variés, les fonctionnaires naïfs se mettent les pieds dans les plats. Ils en font payer le prix aux personnes sans défense, mais les groupes de pression le leur rendent bien.

[100]

Enfin, le livre fournit une bonne leçon de vie. Comme on l'a vu, la naïveté et le génie humain sont distribués uniformément au sein de la population et tous peuvent prétendre en avoir un peu des deux. Ce qui est déplorable, c'est quand certains individus tiennent pour acquis qu'ils n'ont hérité que le génie et que les autres autour d'eux baignent dans la naïveté.

Même celle-ci a son charme. Elle peut être drôle ou cocasse quand elle est du côté des gens ordinaires, mais elle l'est moins lorsqu'elle est du côté des fonctionnaires et de l'État qui devraient, eux, normalement, faire preuve d'un plus grand génie.

**Fin du texte**